

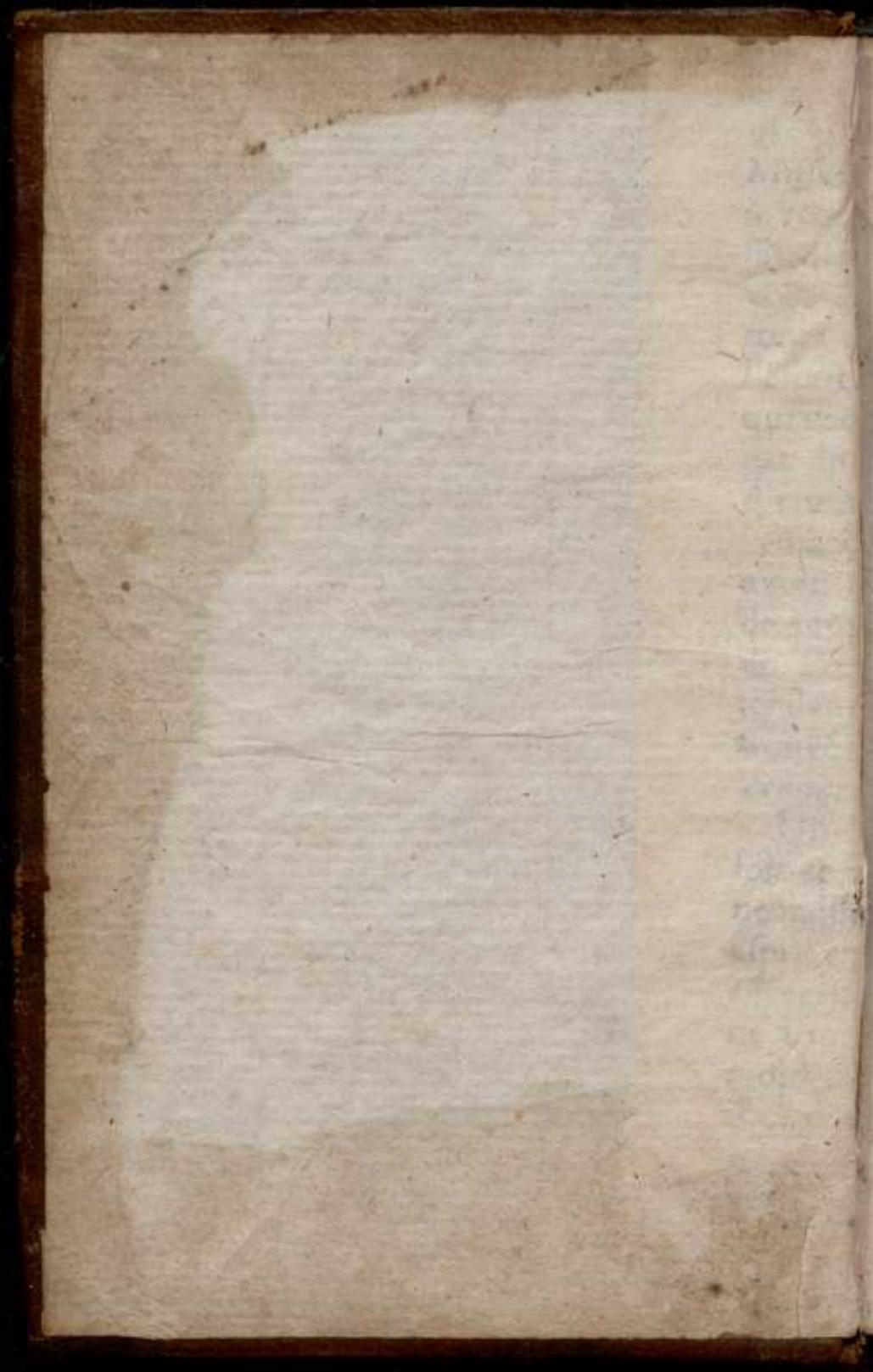


A

11

497

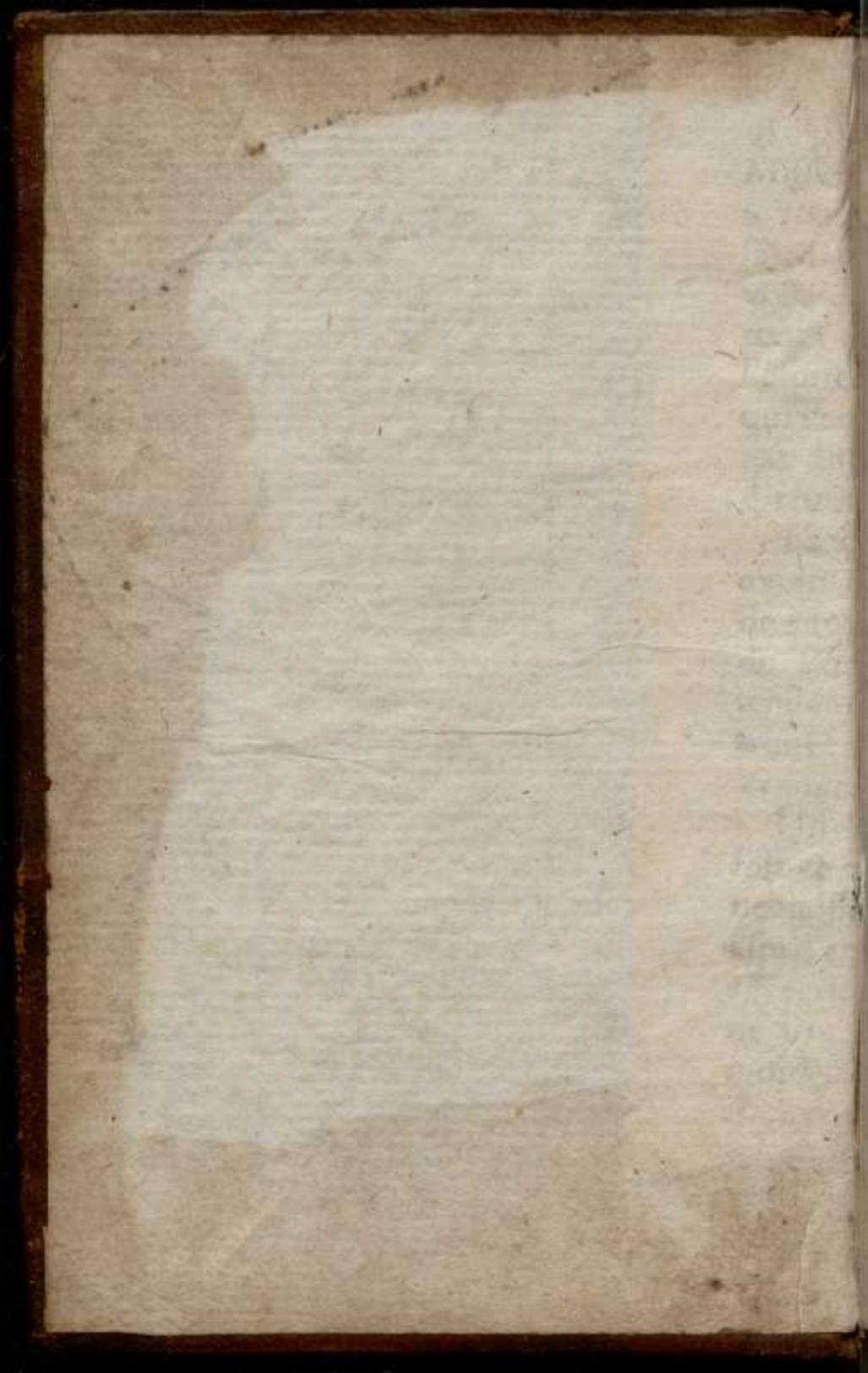




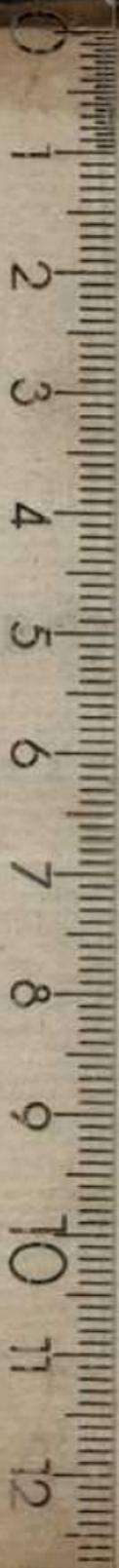
A

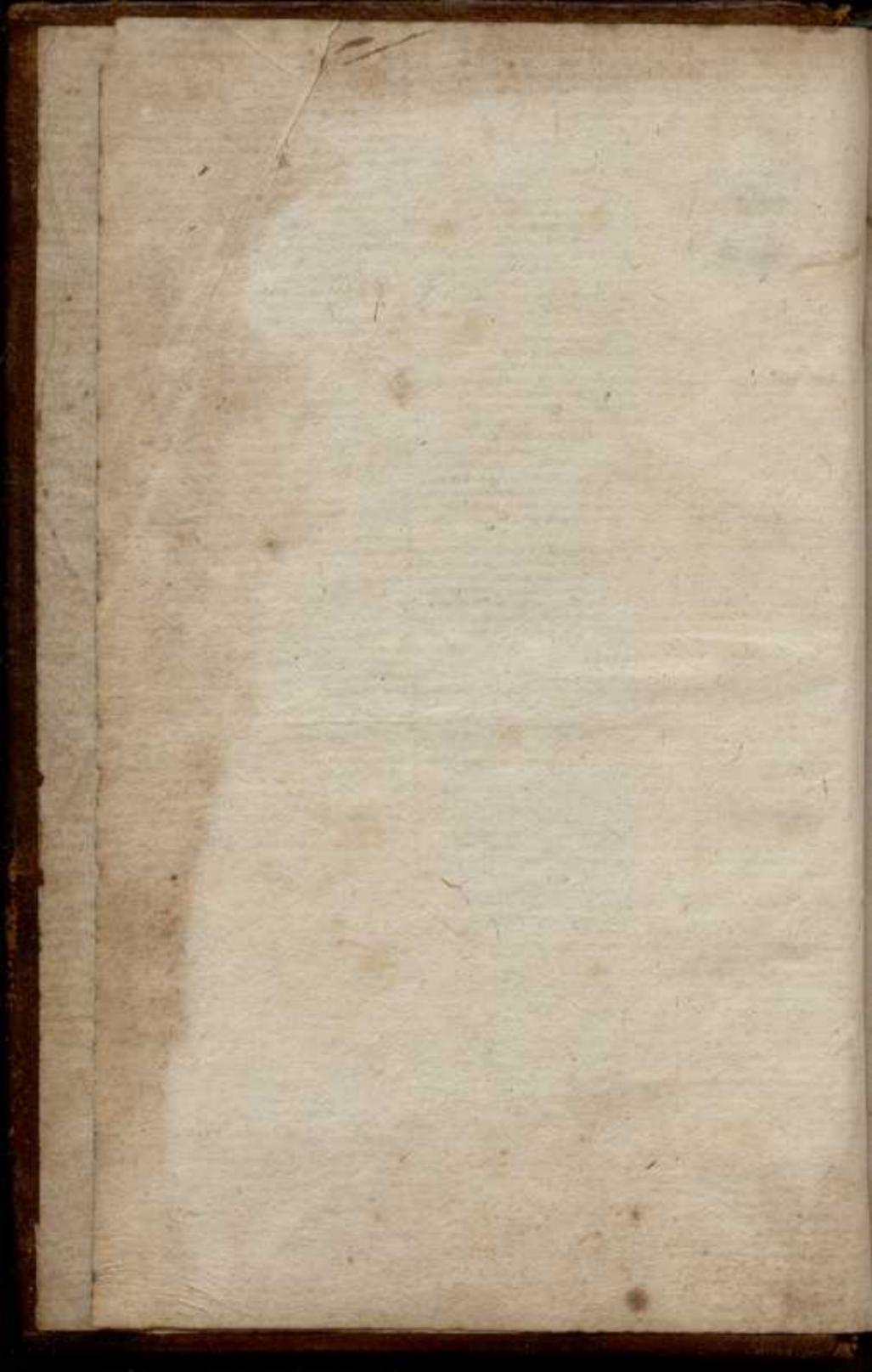
11

497



A
11
490





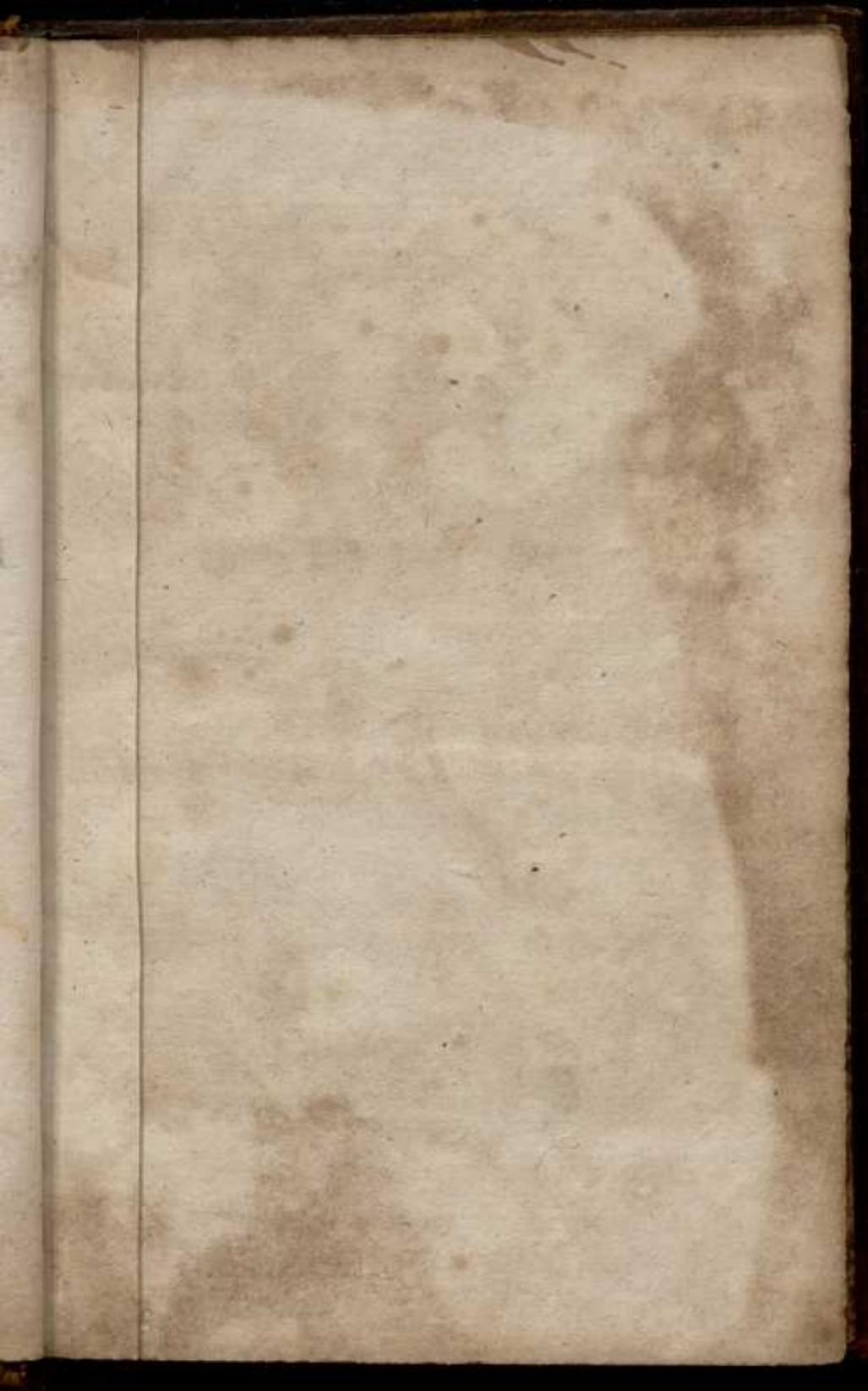
LA
FEMME DE BON SENS,
OU LA
PRISONNIÈRE DE BOHÈME.

1

LEMMIE DE BOY SEINS

DE LA

TRIZONNE DE BOURGNE





Non! non! non! dit Hélène avec effroi.

L A
FEMME DE BON SENS,
O U L A
PRISONNIÈRE DE BOHÈME:

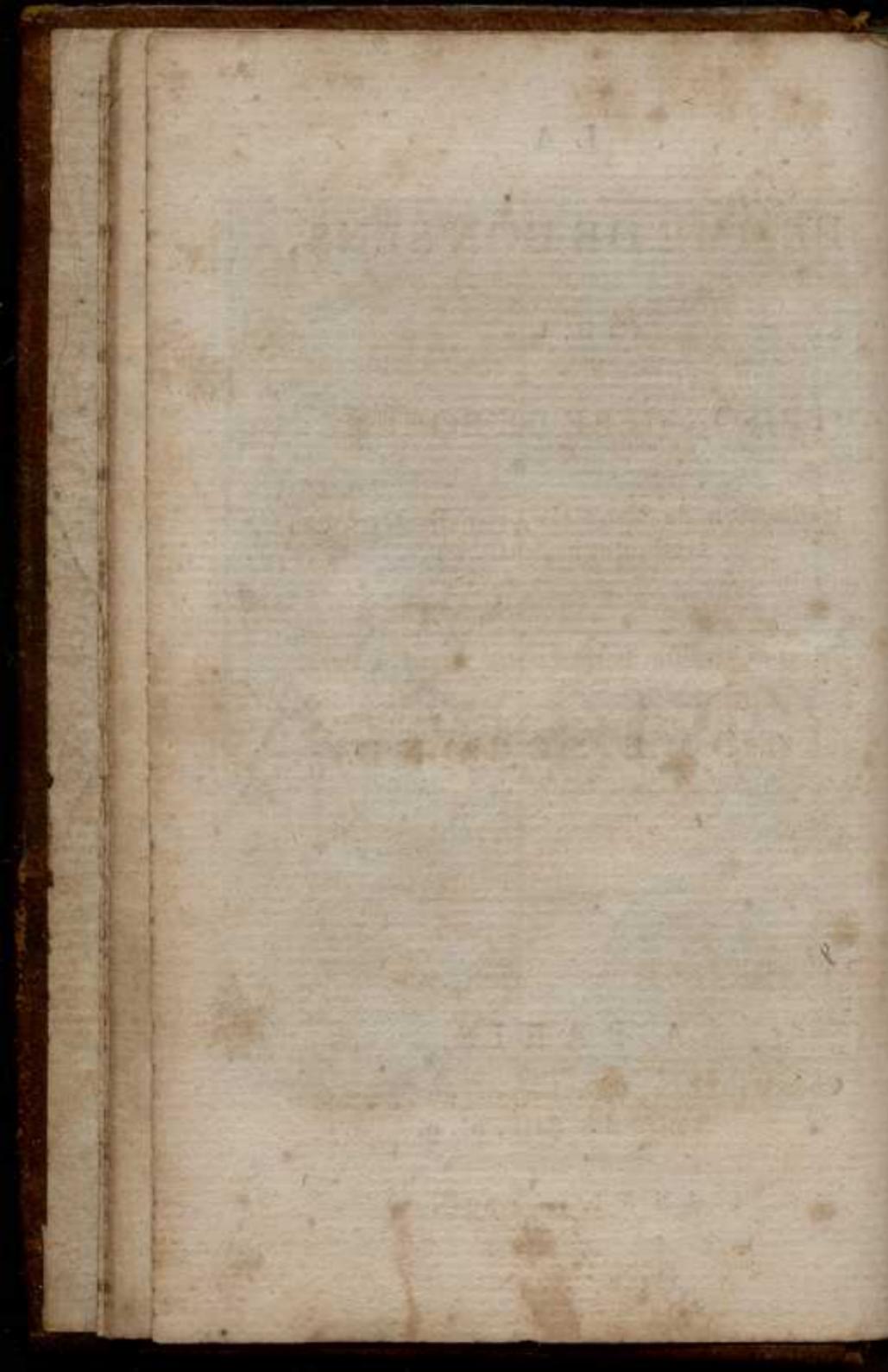
traduction de l'anglais, par B. DUCOS,
traducteur de *Henry*.

Reason still use, to reason still attend. — PORE.

T O M E S E C O N D.

A P A R I S,
Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-
André-des-Arts, n°. 9.

A N V I. — 1798.



L A

FEMME DE BON SENS,

O U L A

PRISONNIÈRE DE BOHÈME.

CHAPITRE PREMIER.

LA famille Mordaunt était depuis quelques mois à Bath : Hélène s'était fait une loi de prendre part à tous les amusemens qu'offrait cet agréable séjour, de sorte qu'elle n'en refusait aucun. Toutes les matinées se passaient à des déjeûners priés, et les soirées à des bals. Mais une manière de vivre si peu conforme aux goûts d'Hélène et à ses habitudes, eut bientôt épuisé ses forces physiques et morales, et

souvent la fatigue ou une indisposition la forçait de rester chez elle.

A la vérité, elle ne manquait jamais d'y passer des momens fort agréables. Sa mère et ses sœurs avaient toujours quelque engagement. Son père au contraire, n'en avait jamais. Il était rarement seul ; et sa société et celle de ses amis plaisaient bien davantage à Hélène dans l'état où elle était alors, que celle qu'elle aurait trouvée ailleurs.

Sir William Ackland était un de ceux qui visitaient le plus assidument son père, et il fut bientôt facile de s'appercevoir qu'il ne venait le voir si souvent, que parce qu'Hélène était devenue plus malade, et qu'il était presque sûr de la rencontrer dans la chambre de M. Mordaunt.

Sir William Ackland était âgé de quarante-un ans ; mais il joignait à une recherche décente dans sa parure et à un air extrêmement jeune, les ma-

nières polies de quelqu'un qui avait beaucoup vécu dans la bonne compagnie. Il avait passé plusieurs années à voyager. C'était un homme sensé, un observateur profond, et qui avait un talent particulier pour rendre une conversation agréable et intéressante. Lorsqu'il gardait le silence, il y avait dans son maintien quelque chose d'austère : mais aussi-tôt qu'il parlait, ce nuage se dissipait ; il paraissait même avoir l'humeur fort gaie. Sa fortune était considérable, et ceux qui le connaissaient l'avaient souvent entendu dire qu'il se proposait de se fixer en Angleterre et de s'y marier.

Il était facile de voir que, depuis que sir William avait fait connaissance avec Hélène, il avait toujours les yeux fixés sur elle, et il l'observait avec beaucoup d'attention ; mais on aurait dit qu'il étudiait son caractère, plutôt qu'on ne l'aurait cru amoureux d'elle.

Quant à Hélène, elle ne voyait en lui qu'un ami de son père, dont la conversation lui plaisait beaucoup; et sans se douter de ses desseins, sans en avoir aucun elle-même, elle s'entretenait familièrement avec lui, et lui parlait avec une liberté et une franchise qui montrèrent bientôt toutes les ressources de son esprit et la sensibilité de son cœur.

Sir William, de son côté, évitait de lui laisser soupçonner qu'il eût de l'amour pour elle, de peur de lui inspirer quelque contrainte. Chaque jour elle le voyait, comme la veille, poli, obligeant et attentif auprès d'elle. Henry lui-même, qui était pour Hélène le modèle des amans, n'en aurait pas fait davantage; mais elle ne pouvait imaginer que les soins que lui rendait sir William eussent le même motif. Jamais il ne lui vint en idée, qu'il eût l'intention de la prendre pour

femme ; et si on l'avait consultée là-dessus, elle aurait pensé qu'un semblable parti convenait bien mieux à sa sœur aînée.

Ce n'était ni le sentiment de sir William, ni celui de M. Mordaunt. M. Mordaunt prévoyait qu'en épousant sir William Ackland, Hélène se trouverait à l'abri des atteintes de la haine que sa mère avait pour elle ; que la fortune de son mari lui assurerait les moyens de se livrer à son penchant pour la bienfaisance ; et que le mariage enfin serait pour elle une occasion de mettre en usage les facultés de son cœur et de son esprit, et de pratiquer les vertus dont elle était douée. Tous les renseignemens qu'il prenait sur le caractère et les mœurs de sir William étaient favorables : personne ne le connaissait intimement, parce qu'il avait été long-temps absent d'Angleterre ; tout le monde cepen-

dant en parlait comme d'un homme généreux, probe et plein de bonnes qualités. Aussi ce fut bientôt le projet favori de M. Mordaunt, que de voir sa fille unie à sir William Ackland ; mais comme il s'imaginait avec raison que plus il en retarderait la proposition, plus il serait sûr de réussir, tous ses efforts tendirent à la différer.

Outre cet amant, Hélène en avait un autre qui s'avouait, et la recherchait publiquement. C'était aussi un baronet, gros campagnard d'environ cinquante ans, qui, jouissant d'une bonne santé et de deux mille livres de rente, disait qu'il ne lui manquait plus pour être heureux, qu'une jeune femme et un héritier. Hélène se riait de ses prétentions, et ne concevait pas que personne pût les traiter autrement.

Mais si M. Mordaunt souhaitait d'avoir sir William Ackland pour gen-

dre, sa femme n'était pas moins portée en faveur de sir John Sinclair. En mariant Hélène, elle s'acquittait de la commission dont lord Villars l'avait chargée; et en lui donnant un pareil mari, elle satisfaisait la haine qu'elle lui avait vouée, et qu'elle lui conservait imperturbablement. Une fille, qui n'avait pour toute fortune que cinq cents livres, aurait passé pour une insensée, si elle avait refusé un si bel établissement; la pauvre Hélène fut obligée de s'occuper sérieusement d'une chose qui d'abord lui avait paru bien ridicule.

Son refus lui attira, de la part de sa mère, tant de reproches et d'amères représentations, qu'elle en devint complètement malheureuse. Sir William Ackland observait attentivement tout ce qui se passait dans la famille; et ce fut avec une extrême satisfaction, qu'il vit que les avantages pécuniaires

ne suffiraient pas pour fixer le choix d'Hélène. Il fut sur-tout charmé de la douceur avec laquelle elle supportait les mauvais traitemens dont sa mère punissait sa juste résistance. Il aurait, à la vérité, voulu savoir aussi comment elle se serait conduite, s'il se fût agi d'un mari plus jeune et plus agréable, parce qu'il y avait, dans le ridicule qu'elle avait cherché à jeter sur les prétentions de sir John Sinclair, quand on en plaisantait encore dans la maison, quelque chose qui l'avait affecté désagréablement : son attente ne fut pas longue.

Parmi les nombreux partenaires que le hasard de la danse avait rapprochés d'Hélène, il se trouvait un jeune homme, qui, maître depuis peu de ses biens et de sa personne, croyait que la première femme à qui il lui plairait d'adresser quelques agaceries, serait celle qui le rendrait heureux.

pour la vie. Il faisait l'amour avec la même aisance qu'il aurait fait du thé; et il reçut le refus d'Hélène, aussi froidement qu'il lui avait fait sa déclaration. Comme il ne manquait ni de sens ni d'argent, qu'il était bel homme, et tout aussi bien élevé que la plupart des jeunes gens de son âge, rien ne justifiait, aux yeux du public, la conduite d'Hélène.

Pour la déterminer à rejeter les offres de ce prétendant, il avait suffi qu'il ne lui inspirât aucun intérêt, et que le mariage fût la chose qui l'occupât le moins; mais pour les curieux dont elle était environnée, il fallait une cause moins simple de son refus, et qui expliquât pourquoi une jeune femme presque sans fortune refusait un parti avantageux. Plusieurs lui supposaient le desir de devenir lady Sinclair; mais sir William savait le contraire. D'autres assuraient que ses

vœux et ses espérances se réunissaient sur sir William lui-même, et il ne cherchait point à détruire cette opinion. Tant de personnes le complimentaient sur sa conquête, qu'il commença à se persuader que, puisqu'elle refusait la fortune et la jeunesse, il fallait que ses qualités eussent prévenu Hélène en sa faveur, tant l'amour et la vanité peuvent égarer notre raison. La complaisance et l'attention qu'elle mettait toujours à l'écouter, et la supériorité que son mérite personnel et ses manières lui donnaient sur tous les hommes qui composaient la société d'Hélène, rendaient d'ailleurs cette méprise très-pardonnable et assez naturelle. Ce fut cette méprise qui le décida à faire part de son projet à M. Mordaunt.

Le printemps était fort avancé : la famille Mordaunt devait quitter Bath en moins de quinze jours. Sir William

voulait, avant de s'en séparer, ne laisser aucun doute sur ses intentions. En conséquence il ouvrit son cœur à M. Mordaunt ; mais il lui annonça en même temps que, n'étant de retour en Angleterre que depuis quelques semaines, il aurait beaucoup d'affaires à terminer avant de se marier, qu'il commencerait par les mettre en ordre ; qu'il visiterait ensuite sa maison de campagne, et qu'enfin il espérait qu'on lui permettrait alors d'aller rendre ses devoirs à Hélène dans le Northumberland.

M. Mordaunt reçut la proposition de sir William avec beaucoup de joie ; et la franchise qui distinguait son caractère, ne lui permit pas de différer plus long-temps de l'informer de l'attachement qu'Hélène et Henry avaient eu l'un pour l'autre. Il lui raconta la chose comme elle s'était passée, et l'assura qu'il ne doutait pas que cha-

que jour Hélène ne s'affranchît de plus en plus du penchant qu'elle avait eu pour son cousin. Il donna cependant cette idée comme venant de lui seul, et il proposa en outre à sir William, qui ne pouvait se déclarer que dans quelque temps, de différer jusqu'à l'automne son voyage à Groby, persuadé que ce retard produirait un excellent effet, et s'engageant à observer dans l'intervalle les dispositions de sa fille, et à en prévenir de temps en temps sir William, avec toute la véracité dont il était capable.

M. Mordaunt, qui ne supposait pas qu'un homme âgé de plus de quarante ans, pût s'attendre qu'une jeune femme qui n'en avait pas vingt, devînt amoureuse de lui, ou qu'elle n'eût pas eu déjà quelque inclination plus conforme à son âge, ne s'aperçut pas que sa franchise perçait du trait le plus cruel le cœur de sir William, et

lui préparait pour l'avenir toutes les tortures de la plus affreuse jalousie.

Ce premier amour d'Hélène expliqua à sir William, d'une manière qui ne flattait aucunement son amour-propre, l'indifférence qu'elle avait montrée pour les richesses de sir John Sinclair, et la jeunesse de M. Bowden; et s'il lui restait quelque espoir de triompher de la résistance qu'elle leur avait opposée, il prévoyait qu'il ne devrait ses succès qu'au temps, et peut-être aux sollicitations d'un père qui était intéressé à le voir entrer dans sa famille.

Il fut si péniblement affecté de cette découverte, qu'il accepta sur-le-champ la proposition que lui faisait M. Mordaunt de retarder la publicité de ses vues sur Hélène, et il résolut de quitter Bath sans la revoir; mais le hasard s'y opposa. Un soir qu'on lui avait dit qu'elle devait aller au bal,

il alla chez M. Mordaunt et la trouva dans le salon de compagnie. Elle était plus intéressante qu'il ne l'avait jamais trouvée, soit que sa toilette fût plus soignée, ou peut-être qu'elle le fût un peu moins.

« Je craignais, lui dit-il, en s'approchant d'elle, que vous ne fussiez allée au bal ».

« Je ne peux donc pas me flatter, répondit-elle gaiement, que cette visite soit pour moi » ?

« Et si elle était pour vous, cela vous ferait-il plaisir » ?

« Je ne crois pas devoir dire précisément que cela me ferait plaisir ; mais je suis sûre au moins que je n'en serais pas fâchée ».

Il y avait dans cette réponse une naïveté qui alla jusqu'au cœur de sir William.

« Si je ne suis pas le premier homme qu'elle ait aimé, dit-il en lui-même,

je peux du moins être le second : et si désormais elle n'en aimait pas d'autre, je serais encore heureux ».

Pendant toute cette soirée M. Mordaunt fut totalement oublié. Jamais sir William ne lui adressait la parole ; les soins qu'il rendait à Hélène, et l'adoration dans laquelle il était devant elle, le trahissaient tellement, qu'elle ne put s'empêcher de voir ce qui jusqu'alors ne l'avait pas frappée. Quand il fut parti, M. Mordaunt se hasarda à plaisanter Hélène sur sa conquête, et elle lui répondit par un si grand éloge de sir William, qu'il se crut réellement au comble de ses vœux.

L'effet que cette soirée produisit sur sir William fut tel, qu'au lieu de quitter Bath à l'époque qu'il avait fixée, il y prolongea son séjour jusqu'au dernier moment de celui de M. Mordaunt, et il était si souvent chez son ami, et passait tant de temps

avec Hélène, qu'elle s'aperçut bien qu'elle avait trouvé le chemin de son cœur. Cela ne lui fit certainement aucun plaisir; mais elle n'en éprouva pas non plus une grande peine, ni elle n'en conçut de bien vives alarmes. Il se montrait si réservé, même en lui parlant des sentimens qu'elle inspirait, qu'il lui paraissait n'avoir aucune intention de l'épouser, et qu'elle était persuadée que, dès qu'il l'aurait perdue de vue, il ne songerait plus à elle. Néanmoins ce fut pour elle un vrai bonheur que de quitter Bath, et à la vue du château de Groby son cœur palpita de joie. « Là, se disait-elle, je serai à l'abri des recherches de la galanterie. Je n'entendrai sous ces ombrages d'autre concert que celui des oiseaux. L'agitation tumultueuse des bals et des assemblées ne fatiguera plus mes yeux et mes oreilles. Je ne verrai que le mouvement léger des

feuilles agitées par le vent ; je n'entendrai que le bruit agréable qu'elles font , lorsqu'elles se rapprochent et se frappent les unes contre les autres ».

Elle vola au presbytère. — « Mes amis , dit-elle en embrassant mistriss Thornton , et ensuite l'estimable pasteur de Groby , je n'ai pas eu de moment si heureux , depuis que nous nous sommes séparés ».

A son arrivée dans les lieux où elle avait passé son enfance , elle sembla prendre une nouvelle vie , jouir d'un bonheur qui lui était inconnu. Elle croyait s'être soustraite aux poursuites de sir William Ackland ; cette idée versait la joie dans son cœur et lui donnait beaucoup de gâité.

Elle reprit tous ses travaux avec une ardeur qu'elle n'avait pas éprouvée depuis la perte de Henry , de sorte que M. Mordaunt se crut autorisé à rendre à sir William , un compte satis-

faisant de l'état dans lequel était le cœur de sa fille.

Elle avait cependant un sujet continu de chagrin, dont sa raison et sa patience ne pouvaient la garantir, c'était l'aversion toujours croissante de sa mère pour elle. Mistriss Mor-daunt, trompée dans l'espoir qu'elle avait eu de la marier, persuadée qu'elle se proposait en secret de se réserver pour Henry, ne mettait point de bornes à sa méchanceté. Il n'y avait pas un moment dans la journée où elle ne lui en fit ressentir les effets. Toute l'autorité du père ne pouvait mettre la fille à l'abri de l'orage. On peut dédaigner des sarcasmes amers, des reproches sévères ; mais il est impossible de les éviter lorsqu'on est forcé de vivre avec celui qui s'y livre et vous en accable. La prétendue fausseté d'Hélène et sa présomption supposée étaient continuellement le sujet

des discours de sa mère, qui ne manquait jamais d'ajouter avec beaucoup de confiance que tout serait inutile, et que Henry ne retournerait en Angleterre que pour épouser lady Almeria.

Afin de lui échapper, Hélène se réfugiait au presbytère; et M. Mordaunt n'en était que plus impatient de la voir passer sous la protection d'un honnête homme, et prouver, par son mariage, la fausseté des calomnies de mistriss Mordaunt.

Sir William ne put plus résister au desir de se rendre en Northumberland. Il en demanda la permission à M. Mordaunt, qui crut ne devoir différer de la donner que jusqu'à ce qu'il eût manifesté à Hélène ses intentions.

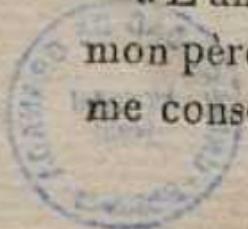


C H A P I T R E I I.

UN jour que mistriss Mordaunt avait été encore plus méchante et plus injuste qu'à l'ordinaire, Hélène s'était retirée dans le bois. Elle avait beaucoup pleuré pour soulager son cœur. Son père, qui l'avait suivie à dessein, l'accosta. Elle aurait bien voulu cacher son émotion.

« Ma chère Hélène, lui dit-il, votre mère ne mérite pas de conserver ses droits sur vous; mais à cause d'elle, ne me retirez pas votre confiance. Votre père doit vous dédommager par sa tendresse et ses consolations, de la cruauté avec laquelle votre mère vous traite ».

« L'amitié que vous avez pour moi, mon père, répondit-elle en pleurant, me console de tous les maux que je



souffre; et je dois supporter les injures que je reçois avec d'autant plus de courage, que je ne les mérite pas ».

« Il serait de mon devoir de vous affranchir de ce joug odieux; et je le ferais aussi, au risque même de me séparer pour jamais de votre mère, si je n'espérais pas de voir finir vos peines d'une manière plus douce, et qui démentira formellement ses injustes accusations ».

Hélène regarda son père avec l'air de la surprise et de la timidité.

« Que voulez-vous dire, monsieur »?

« Votre mariage avec un homme digne à tous égards de votre estime, assurera votre bonheur, et prouvera jusqu'à l'évidence la sincérité de la renonciation que l'on a exigée de vous, et dont on calomnie journellement les motifs ».

« Mon mariage » ! répéta Hélène d'une voix étouffée.

« Je n'ai pas besoin, continua M. Mordaunt avec beaucoup de chaleur, que vous me donniez de nouvelles preuves de la force de votre raison et de la pureté de vos principes. Le sacrifice que vous avez fait était sincère. Je sais que jamais vous n'avez compté en recevoir à l'avenir aucun dédommagement; et je vois avec plaisir et admiration que vous ne refuserez pas de puiser le bonheur à une autre source que celle qui vous est fermée pour toujours. Je ne viens pas, ma bien-aimée, mettre votre honnêteté à l'épreuve; je crois, au contraire, vous offrir la récompense de vos vertus, en vous parlant de former de nouveaux liens, en vous proposant un mariage ».

« Un mariage ! » répéta une seconde fois Hélène.

« Quand bien même vous seriez aussi heureuse chez vos parens que

je le desirerais, je voudrais encore que vous prissiez un époux. Toutes les vertus, toutes les qualités des femmes sont perdues et sans fruit hors du mariage. Vous êtes faite pour devenir l'ornement de votre sexe. Fille malheureuse, il est bien juste que votre sort change et que vous soyez heureuse femme ».

» Heureuse femme » ! reprit Hélène.

« Oui, ma fille, ma chère fille ! et je ne croirai jamais qu'après d'un homme que vous pourrez aimer, le titre de femme ait rien qui doive vous alarmer. Sir William Ackland recherche et mérite votre amour. En vous donnant à lui, je crois assurer votre bonheur; et je ne me suis pas aperçu qu'il vous fût désagréable ».

« Désagréable ? non certainement ».

« Sa personne et sa conversation vous plaisent, au contraire : vous lui trouvez de l'esprit, de l'amabilité ».

« Oui ».

« Vous savez aussi qu'il admire vos talens et vos vertus » ?

« Non ».

« Vous ne seriez pas fâchée qu'il vous aimât » ?

Hélène garda le silence.

« Ma chère Hélène, pourquoi ces monosyllabes ? pourquoi ce silence » ?

Elle fit un effort pour pouvoir respirer. M. Mordaunt lui prit la main : elle était froide comme la glace.

« Vous souffrez » ?

« Non , je me trouve beaucoup mieux ». Et en même temps elle se jeta dans les bras de son père , et elle fondit en larmes. « Pardonnez-moi , mon cher monsieur ; je ne serai pas moins tout ce que vous voudrez , malgré ces pleurs que je ne puis retenir ».

« Ces pleurs-là seraient-ils causés par la répugnance que vous auriez à accepter ce que je vous propose ?

Hélène, mon intention n'est pas de vous affliger, ni de contraindre votre volonté. Vous êtes maîtresse de vous-même, et seule vous en disposerez ».

« Il fallait bien finir par-là. Je savais qu'il ne pouvait en être autrement. Je n'abuserai pas de votre complaisance; mais laissez-moi, mon cher monsieur, laissez-moi: dans deux heures je vous dirai ce que je crois pouvoir faire, ce que je crois qu'il est de mon devoir de faire ».

« Je veux bien vous laisser seule, ma bien-aimée. Ne vous décidez pas uniquement d'après mes desirs; pesez les raisons qui motivent ma proposition, et oubliez que c'est de moi qu'elle vient ».

« Cela est impossible: vos desirs seront toujours pour moi un motif de vous obéir ».

M. Mordaunt se retira. Hélène, de son côté, se hâta de se rendre au pres-

bytère autant que ses jambes, qui tremblaient sous elle, le lui permirent. Elle trouva la petite famille réunie sous un berceau de chèvrefeuille, où elle avait passé tant de momens heureux dans son enfance, où elle avait si souvent étudié, et si souvent joué avec Henry, où elle avait cent fois reçu le serment de son éternel amour, et où elle avait elle-même cent fois promis de ne jamais l'oublier. Ce souvenir était trop pénible. Elle s'arrêta tout-à-coup; ses genoux fléchirent. M. Thornton la reçut dans ses bras; on lui donna un verre d'eau. Elle resta, la tête appuyée sur l'épaule de M. Thornton, et ses larmes, qui coulaient en abondance, empêchèrent qu'elle ne s'évanouît. Monsieur et mistriss Thornton avaient pour elle une véritable tendresse. Effrayés de cet état de trouble et d'agitation où ils la voyaient pour la première fois,

ils craignirent de l'augmenter en lui en demandant la cause.

Mary, aussi alarmée, mais moins prudente qu'eux, s'écria presque aussi-tôt : « Ma chère, ma chère Hélène, qu'est-il donc arrivé ? qui peut vous avoir fait tant de mal » ?

« Personne ; moi-même, je crois. Je n'imaginai pas que je pusse me laisser abattre ainsi. Je m'attendais, au contraire, que je serais parfaitement calme ».

« Mais de quoi s'agit-il » ?

« Oh, mes amis ! je viens vous consulter, hélas ! et je sais déjà comment il faut que je me conduise ».

« Sir William Ackland vous aurait-il demandée en mariage » ? interrompit Mary.

« Ma pauvre Hélène » ! dit M. Thornton.

« Mon cher monsieur, vous qui êtes mon second père, reprit Hélène, en

levant les yeux sur lui, vous serez mon guide, mon conseil; vous prononcerez pour moi: ce que vous aurez décidé sera juste et raisonnable, et je m'y soumettrai ».

« Vous avez déjà prononcé vous-même, ma chère Hélène. Tout le monde vous conseillera de faire ce qui est convenable, et qui tend en même temps à vous rendre heureuse. La seule question est de savoir si vous pourrez vous y résoudre ».

« Je saurai suivre vos conseils, n'en doutez pas ».

« Sir William vous plaît par son esprit et par ses manières; il est aimable, il est sensible; le bon sens n'exige pas d'autres qualités dans l'objet de notre affection ».

« Mais si le cœur n'est pas libre », dit Mary.

« Hélène est incapable de tromper », répliqua M. Thornton.

« Non ; si mon cœur n'est pas encore à sir William Ackland, mon intention n'est pas de le réserver pour un autre ».

« Qu'est-ce que le cœur, sinon la faculté d'aimer la personne qui est digne de notre amour ? Sir William Ackland ne mérite-t-il pas qu'on l'aime ? Et quel autre mari vous promettrait plus de bonheur que lui ? »

« Aucun, je pense ».

« Pour n'avoir pas surmonté les obstacles qui ont traversé votre première inclination, vous n'avez pas formé le projet romanesque de passer votre vie dans le célibat ? projet qui, pour ne rien dire de l'égoïsme qui en est la source, cause ordinairement, par la suite, les plus grands maux ».

« Je crois en effet être au-dessus de cette faiblesse, et je serais bien honteuse de l'avoir ».

« Auriez-vous quelque objection à

faire valoir contre votre mariage avec sir William » ?

« Non ».

« La question est donc décidée, ma chère Hélène, ajouta M. Thornton en l'embrassant ; et si sir William est tel que M. Mordaunt et vous le dites, votre bonheur est certain : aucun retour sur le passé ne le troublera jamais ».

« Je veux bien le croire ; mais je me méfie de moi-même. L'émotion que je viens d'éprouver malgré moi... ».

« Si je vous croyais insensible, je serais moins sûr de votre bonheur. Les mêmes motifs qui ont déterminé votre premier attachement, détermineront encore celui-ci. C'est sur le mérite de sir William, et sur la faculté que vous avez de l'apprécier, que je me fonde. Votre affection pour lui remplira le vide qu'il y a actuellement dans votre cœur : après l'avoir aimé

par devoir, vous verrez se développer en vous un véritable sentiment. Enfin, si vous avez pensé qu'un second choix pût rendre heureux celui à qui il vous a fallu renoncer, ce serait faire trop ou trop peu votre éloge, que de dire que vous ne pourrez jamais l'être comme lui ».

Hélène n'avait rien à répondre à cela. Elle se tourna vers mistriss Thornton, et lui dit : « Et vous, ma tendre mère, confirmez-vous cette sentence » ?

« Oui, je la confirme : le bon sens et la sagesse l'ont dictée. Je conviens que c'est une violation des principes consacrés dans les romans ; mais vous, ma fille, jamais vous ne prîtes ce code pour règle de vos actions ».

« Non, jamais, grace à vous, ma bonne amie ; et je crois bien maintenant que jamais il ne m'arrivera de le consulter ».

« Il me tarde bien de connaître sir William », dit mistriss Thornton.

« Je ne doute point qu'il n'obtienne votre suffrage ».

« Il faudra qu'il soit doué de plus de qualités qu'on n'en a communément, pour que je sois satisfaite, puisqu'il doit être votre mari ».

Hélène sourit tristement, et s'adressant à Mary, dont le silence trahissait le mécontentement, elle lui demanda de l'accompagner au château, parce que, dit-elle, elle avait promis à son père, en le quittant, qu'elle retournerait dans deux heures auprès de lui.

« Que le ciel vous protège et vous bénisse, ma chère enfant », lui dirent en même temps monsieur et mistriss Thornton en poussant un profond soupir; et M. Thornton ajouta: « Si l'on voulait personnifier le bon sens et la raison, on la prendrait pour modèle ».

« Le cœur d'Hélène était oppressé : elle leur serra tendrement les mains, et prononçant à peine un adieu bien triste, elle s'en alla avec Mary.

Mary avait bien des choses à lui dire, mais elle ne pouvait pas parler. Hélène l'entretenait de l'agréable fraîcheur de la soirée, des parfums qui s'exhalaient de toutes les fleurs aux derniers rayons du soleil, et du chant harmonieux des oiseaux qui saluaient la nature à son coucher. Mary n'entendait rien : elle était insensible et muette. Hélène changea de sujet de conversation, et lui demanda comment elle avait trouvé le dernier livre qu'elle avait lu. Mary ne put se contenir plus long-temps. « Oh, Hélène ! s'écria-t-elle en jetant ses bras autour d'elle, il me serait impossible d'être comme vous ».

« Vous le pourrez quand vous voudrez. Ce que votre père m'a dit était

sans réplique : il a persuadé ma raison ».

« La raison peut-elle donc quelque chose à tout cela » ?

« Assurément : elle peut seule corriger les méprises de notre cœur ».

« J'épargnerai facilement à la mienne le soin de remplir cet emploi : j'espère que jamais je n'aurai à la consulter là-dessus ».

« Vous n'en serez que plus heureuse ; mais élevées comme nous l'avons été toutes deux à la même école, je ne doute pas que, dans les mêmes circonstances, notre conduite ne fût parfaitement semblable ».

« Il est plus facile de vous admirer que de vous imiter : tous les disciples d'Aristote n'étaient pas des Alexandre ».

M. Mordaunt, à qui le trouble d'Hélène avait fait concevoir de pénibles craintes, avait calculé tous les

instans depuis qu'elle l'avait quitté, et incapable d'attendre plus longtemps son retour, il s'était acheminé vers le presbytère : il la rencontra qui revenait avec Mary. Au premier coup-d'œil, il devina tout ce qu'il voulait savoir. « Le bonheur couronnera vos actions, ma chère Hélène, dit-il, parce que tout ce que vous faites est juste et raisonnable ».

« Vos yeux ne me trompent pas, mon père ; la joie que j'y vois briller est pour moi la plus grande félicité à laquelle je veuille prétendre ».

« Il est vrai, c'est là qu'elle commence en effet ; et je suis persuadé que vous en aurez encore, autant que l'amour que j'ai pour vous me le fait souhaiter ».

CHAPITRE III.

SIR William reçut l'autorisation que lui donnait M. Mordaunt, de venir au château de Groby, avec un sentiment mêlé de plaisir et de peine. Il ne pouvait pas douter qu'Hélène ne fût décidée en sa faveur; mais il ignorait les motifs qui l'avaient déterminée. Il ne s'était d'abord occupé auprès d'elle qu'à étudier scrupuleusement ses qualités et ses défauts, et il avait fini par en devenir passionnément amoureux. Pour être heureux, il avait besoin d'être l'objet d'une préférence marquée et presque exclusive. N'être pas tout pour Hélène, selon lui, c'était ne lui inspirer presque pas d'intérêt. Ni sa vanité, ni sa raison, n'auraient été flattées de l'estime et de l'amitié qu'on lui aurait accordées; et

un sentiment plus tendre, qui n'aurait pas eu toute l'ardeur, tout l'emportement de la passion, lui aurait paru, avant le mariage, le plus grand des malheurs : époux, il l'aurait puni comme un crime.

Il se hâta d'arriver en Northumberland, toujours suivi par les doutes qui l'agitaient, et cependant beaucoup trop amoureux pour pouvoir se laisser diriger par sa raison, quand bien même il eût été certain que ses soupçons étaient fondés.

La vue d'Hélène augmenta son amour et ses craintes ; il la trouva douce, complaisante, docile ; mais il ne vit en elle aucun symptôme de la passion qui le consumait. A en juger par la manière dont elle se conduisait envers lui, et par la liberté absolue qu'il était persuadé que M. Mordaunt lui avait laissée dans le choix qu'elle avait fait, il ne pouvait pas soupçon-

ner qu'elle se fût déterminée par d'autres motifs que ceux qu'elle avouait, c'est-à-dire, la connaissance des qualités dont il était doué, et la certitude qu'elle mènerait près de lui une vie heureuse. Mais on lui avait dit qu'elle avait aimé Henry, donc elle était susceptible d'amour. La vivacité qu'elle déployait dans tout ce qu'elle faisait, contrastait singulièrement avec la froide estime qu'elle lui montrait. S'il avait eu besoin de preuves pour s'assurer qu'elle éprouvait quelque contrainte auprès de lui, il en aurait trouvé dans la chaleur de l'amitié qu'elle avait pour Mary, dans son attachement pour son père ; de sorte qu'il commença à regarder comme un outrage, qu'avec un cœur aussi sensible que le sien, elle n'eût pour lui que de l'estime.

Aux plaintes, aux reproches qui lui échappaient quelquefois, Hélène op-

posait tantôt la gâité et la raillerie, et tantôt elle lui demandait avec franchise de se confier au temps et aux vertus qui le distinguaient, comme aux seuls fondemens sur lesquels il pût établir la possibilité de l'accomplissement de ses vœux.

« Est-ce que vous ne connaîtriez pas d'autre amour que celui qui est fondé sur le mérite » ?

« Certainement, non ; je n'en connais pas d'autre ».

« N'aimez-vous jamais qu'en proportion de ce mérite » ?

« Je ne dis pas cela », répondit Hélène en rougissant.

« Et cependant, vous voulez que je m'en rapporte à l'effet que le mien produira sur vous ».

« Il sera la base de mon amour ; et dès que cette base sera posée, je me charge seule du soin d'élever l'édifice ».

« Ne le serait-elle donc pas encore » ? demanda sir William avec un peu d'humeur.

« Pardonnez-moi, mais il ne faut pas me presser ; loin de rapprocher la fin de l'entreprise, ce serait la retarder ».

« Êtes-vous toujours aussi lente dans vos amours » ?

« Toutes mes amours, dit Hélène avec émotion, se sont jusqu'à présent développées en même temps que moi, et elles ont pris de la force à mesure que j'en prenais moi-même. Vous ne devez pas vous attendre à recueillir avant d'avoir semé ; attendez la saison, et soyez sûr que vous aurez une moisson abondante ».

Tel était le sentiment d'Hélène, et elle ne le cachait pas. Elle voyait dans sir William beaucoup de titres à son estime et à des préférences, et chaque jour il l'intéressait davantage. Elle

lui attribuait déjà le bonheur qu'elle commençait à goûter, sans s'occuper à analyser scrupuleusement cette jouissance, sans rechercher quelle part y avaient la satisfaction parfaite qui éclatait dans les regards de son père, la tendresse toute nouvelle de sa mère, et la joie de ses sœurs, qui voyaient dans son mariage la possibilité d'agrandir la sphère de leurs amusemens. Si quelque chose, indépendamment de sir William, lui paraissait contribuer à son bonheur, c'était la certitude qu'elle faisait son devoir, et que ses nouveaux liens n'affligeraient pas Henry. On lui avait dit comme une chose sûre que, dans quelques mois, il reviendrait en Angleterre, et qu'il épouserait lady Almeria. A la vérité, cette circonstance n'avait eu aucune part à la résolution qu'elle exécutait alors; mais il était impossible qu'elle ne la regardât pas

comme un motif de compter encore plus sur la félicité et principalement sur le repos qu'elle se promettait. La crainte qu'en cédant si facilement à la volonté de son père, Henry n'eût pour ainsi dire oublié qu'il n'y a point de bonheur dans la vie si l'on ne choisit bien la compagne que l'on veut se donner, se présentait bien quelquefois à son esprit; mais elle la repoussait aussi-tôt, et l'éloignait autant qu'il lui était possible.

« Il y aurait de la présomption à moi, disait-elle, de décider une question sur laquelle j'ai si peu de données. Lady Almeria a peut-être toutes les vertus et toutes les perfections que je lui souhaite; je la connais à peine, irai-je me rendre malheureuse en portant sur elle un jugement sévère »?

D'autres réflexions plus vagues, et des soupçons également indécis, l'oc-

cupaient quelquefois, et elle ne réussissait pas si facilement à les dissiper ; ils l'intéressaient en effet bien davantage.

Elle avait quelques doutes sur la bonté du caractère de sir William ; elle le soupçonnait, sans trop savoir pourquoi, de n'avoir pas cette élévation d'ame qui porte à la confiance. Peut-être cette idée lui était-elle venue d'un mot dit vivement à un domestique, ou d'un regard hautain et colére lancé à un inférieur, d'une opinion imprudemment émise dans la conversation, d'une trop grande importance attachée à des bagatelles, de quelque légère contrariété enfin ; car il ne combattait jamais les desirs qu'elle formait, et jamais il ne laissait paraître la moindre intention de la mécontenter. Il est vrai qu'elle avait à opposer à ces soupçons sa générosité, la noblesse avec laquelle il s'était conduit dans les accords de son mariage.

et dans tous les arrangemens qu'il avait pris avec M. Mordaunt, et l'égalité d'humeur et la douceur dont il s'attachait sans cesse à lui donner des preuves. A l'exception des plaintes qui lui échappaient quelquefois, qu'un ardent amour pouvait excuser, et dont elle s'affligeait cependant, elle aurait en effet eu de la peine à trouver en lui un défaut.

Il fallait ajouter à ces qualités aimables, l'agrément de la conversation de sir William, et le desir qu'il manifestait de se prêter toujours à ce qui pouvait plaire à Hélène. Quelquefois elle trouvait bien un peu d'affectation dans son empressement, mais elle y cherchait aussi-tôt des excuses, et s'empressait d'éloigner cette idée, de peur qu'elle ne lui fut suggérée par une comparaison, que, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait quelquefois s'empêcher de faire. Lorsque cette

pensée s'offrait à son esprit, elle se trouvait injuste de l'avoir conçue; elle se la reprochait presque comme un crime; et le sentiment de l'outrage dont elle se croyait alors coupable envers sir William, le lui rendait plus cher qu'auparavant.

Eu un mot, il avait fait de si grands progrès dans son cœur, et elle s'était tellement accoutumée à le regarder comme celui qui devait désormais être son meilleur ami, qu'il ne dépendait plus que de lui de s'en faire aimer pour la vie, et de la rendre parfaitement heureuse.

Il est inutile de dire que lord Villars reçut avec une extrême satisfaction la nouvelle du mariage projeté d'Hélène. Il jugea cependant à propos de cacher soigneusement sa joie à Henry; mais en même temps il sentit que jamais il n'aurait plus de droits à exiger un pareil acte de soumission,

qu'au moment où son fils verrait s'évanouir toutes ses espérances, en serait au désespoir, et probablement en concevrait du ressentiment.

Lord Villars supplia sa sœur de contribuer, autant qu'elle pourrait, au bonheur de sa fille, en se rapprochant d'elle, en lui donnant des marques d'intérêt et d'amitié, en changeant enfin tout-à-fait de conduite envers elle, et en approuvant sans aucune réserve tous ses nouveaux projets, afin qu'elle oubliât, s'il était possible, le malheur de son premier amour, pour les jouissances que sa vanité allait lui procurer. Telle avait été la cause du changement de mistriss Mordant à l'égard de sa fille, qui, bonne et sensible, s'abandonnait innocemment aux douceurs des premières caresses de sa mère.

Lord Villars écrivit aussi dans cette circonstance à M. Mordant : c'était

pour le prier de reprendre sa correspondance avec lui , et de lui rendre son amitié. M. Mordaunt, qui ne connaissait pas la haine , accepta l'olivier de la paix. Lord Villars osa même faire une démarche plus hardie : il envoya à Hélène , en présent de noce , un riche collier de perles.

Hélène regarda ce don comme un outrage , comme le prix dont on avait voulu payer sa renonciation à Henry. Elle ne fut pas la maîtresse de ne pas refuser un présent d'un homme qui s'était si impitoyablement opposé à son bonheur : elle le lui renvoya avec de froids remerciemens.

Sir William sut ce qui s'était passé , et Hélène remarqua avec beaucoup de peine que sa conduite lui avait déplu. Il aurait préféré qu'elle sacrifiât sa dignité , plutôt que de montrer un reste de ressentiment contre la personne qui l'avait séparée de Henry.

Le mal était sans remède. Elle chercha cependant à convaincre sir William que l'humeur n'avait aucune part à ce qu'elle avait fait, et que son refus n'avait d'autre motif que la délicatesse qui défend de recevoir, de ceux dont on a une mauvaise opinion, des services d'aucune espèce et surtout des présens : et elle ajouta, avec une douceur qui aurait mérité même le pardon d'une faute, que, si elle avait cru lui déplaire, elle aurait volontiers fait le sacrifice de cette délicatesse.

C H A P I T R E I V.

TANDIS que cela se passait en Northumberland, Henry, qui voyageait alors en Italie, se livrait à tous les plaisirs que lui offrait ce délicieux séjour, ne s'attendant pas au coup ter-

rible qui était prêt à le frapper. Il avait été informé du voyage d'Hélène à Bath. La crainte des suites qui pouvaient en résulter, lui avait causé les plus vives alarmes. Il s'était rassuré cependant, et il avait repris toutes ses espérances, en apprenant qu'elle était retournée dans le Northumberland sans avoir contracté aucun engagement. Quoique séparés par les mers et de hautes montagnes, l'un et l'autre avaient éprouvé la même satisfaction, lorsqu'Hélène s'était trouvée de nouveau sous les ombrages de Groby à l'abri des sollicitations dangereuses, et cachée à tous les regards.

Cette solitude n'avait pu la lui conserver. Il apprit vaguement et sur un simple oui-dire, le mariage qu'on avait projeté entre Hélène et sir William Ackland. Quand il mesura la distance qui séparait l'Italie de l'Angleterre, un froid mortel circula dans

ses veines ; mais il n'hésita pas longtemps. Dût-il en être plus malheureux, il aima mieux s'assurer de son malheur, que de souffrir plus longtemps les tourmens sans cesse renaissans de l'incertitude.

Il quitta Venise sur-le-champ, et arriva en Angleterre, en moins de temps à la vérité qu'il n'aurait souhaité, mais presque trop rapidement pour sa santé ; et sans attendre de nouveaux avis dans l'endroit où il avait débarqué, effrayé de plus en plus des détails qu'il recueillait à mesure qu'il approchait davantage, il se rendit avec la même rapidité dans le Northumberland.

A peine descendu de voiture il vola au presbytère. C'était dans le mois de septembre, à la fin d'un beau jour ; le clair de lune donnait à toute la campagne une teinte mélancolique ; et ce spectacle qui s'offrait à

Henry, de quelque côté qu'il tournât ses regards, augmentait son trouble et lui brisait le cœur.

Il demanda d'une voix faible et entrecoupée monsieur et mistriss Thornton : on lui répondit qu'ils étaient au château. C'était à une femme qu'il avait parlé : elle ajouta que mademoiselle Hélène devait se marier le lendemain, et que sa maîtresse était allée lui faire ses adieux.

Ces dernières paroles furent pour Henry un coup de poignard. Le désespoir s'empara de lui ; il lança un regard où se peignait plutôt la menace que la prière ; il sortit, et, sans savoir ce qu'il faisait ni ce qu'il voulait faire, il alla aussi-tôt s'enfoncer dans le bois qui environnait le château.

Parmi le petit nombre de malheureux, à qui les facultés bornées d'Hélène lui permettaient d'étendre sa bienfaisance, il y avait une femme âgée

de quatre-vingts ans, pauvre et infirme. Pour la soulager Hélène avait souvent sacrifié le plaisir d'acheter un nouvel ajustement, des livres ou de la musique ; et la certitude de préserver la pauvre Déborah des atteintes de la misère pendant le reste de ses jours, n'était pas la moindre consolation qu'elle espérait de trouver dans son mariage. Rien ne pouvait cependant consoler la vieille femme du chagrin qu'allait lui causer la privation des visites que lui faisait chaque jour sa chère bienfaitrice ; et Hélène regardait comme un devoir de ne pas manquer de l'aller voir, tandis qu'elle le pouvait encore.

Les embarras de la veille avaient empêché Hélène de lui rendre sa visite accoutumée ; mais comme la chaumière de Déborah n'était pas à plus de cinq cents pas de distance de l'autre côté du bois, elle choisit le moment

où l'on prenait du thé au château, pour donner un quart-d'heure à sa vieille amie, lui dire adieu, et lui porter un petit présent avant de partir, car elle devait quitter Groby le lendemain après la cérémonie du mariage.

Elle retournait au château, heureuse des expressions de reconnaissance qu'elle venait d'entendre, et des vœux que la pauvre femme avait adressés au ciel pour son bonheur, songeant au passé et sur-tout à l'avenir, lorsque tout-à-coup elle vit devant elle Henry qui s'opposait à son passage.

Elle ne s'effraya, ni elle ne s'évanouit; mais elle ne douta pas que ce ne fût une apparition surnaturelle, jusqu'à ce que Henry qui, en la voyant, éprouva les transports de la tendresse, se fût élancé vers elle, et l'eût serrée dans ses bras.

« Dois-je en croire mes sens ? Henry ! est-ce vous » ?

« Oui, oui, je suis Henry, Henry que vous avez oublié. Je sais que l'on ne m'attendait pas, qu'on ne me désirait pas, sur-tout. Je viens réclamer ce qui m'appartient, éviter que vous ne vous rendiez coupable d'inconstance ».

« D'inconstance ! c'est d'inconstance que vous m'accusez » !

« Oui, femme trop chérie, et qui m'avez cruellement trompé. Pouvez-vous nier que cette accusation ne soit juste » !

« Sans doute, je le puis avec assurance. Mais, mon cher Henry, calmez-vous. Que signifie votre arrivée soudaine en ces lieux ? que signifient ces regards que vous ne pouvez fixer » ?

« N'êtes-vous pas mariée » ?

« Non ».

« N'êtes-vous pas promise » ?

« Calmez-vous, je vous en conjure. J'écouterai tout ce que vous avez à me dire. Je vous satisferai pleinement; mais ne m'effrayez pas ainsi, ou vous m'ôterez l'usage de ma raison ».

« Est-ce que je vous effraie? Pardonnez-moi, ô la plus chère et la plus aimée des femmes! pardonnez-moi. Vous parlez de raison: hélas! je n'en ai plus; la mienne est perdue. Mettez votre main là, sur mon front; ne sentez-vous pas qu'il est brûlant »?

« Asseyons-nous ici, nous causerons un moment ensemble: vos souffrances, Henry, quelle qu'en soit la cause, exciteront toujours en moi la plus tendre pitié ».

« Que les accens de votre voix sont doux; qu'ils sont consolans! Hélène! pourquoi m'avez-vous abandonné »?

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et l'empêcha de continuer: il pleura, et chercha à lui dérober

ses larmes. Elle l'écoutait avec une peine inexprimable. Elle s'efforçait de le consoler par tous les moyens qui étaient en son pouvoir.

A la fin il devint plus calme ; et se levant tout-à-coup , il lui dit : « Je n'ai pas voulu jouer l'insensé ; raisonnons ensemble sur le sujet qui m'amène : je vais m'éloigner de vous un moment , et lorsque ma raison aura un peu repris son empire , je reviendrai , et je tâcherai de la conserver durant notre entretien ».

Hélène avait bien besoin de ce soulagement , et de rappeler aussi ses forces qui commençaient à l'abandonner ; car la vue de Henry , et le désespoir auquel il s'était livré , l'avaient fortement émue.

« J'espère que je ne vous effraierai plus , dit Henry en revenant vers elle ; j'espère que je saurai me maîtriser. Je viens, Hélène, vous deman-

der compte de votre conduite ; mesurer avec vous l'étendue de mon malheur ».

« Je ne vous dirai point, Henry, combien je suis innocente de votre malheur, vous le savez. Je ne vous rappellerai point le passé ; je suis sûre que ma justification est écrite dans votre cœur, et que vous ne l'oublierez jamais ».

« Vous justifierez-vous aussi d'avoir sacrifié l'amour le plus vrai à une vaine ambition ? Vous justifierez-vous d'être devenue avide et mercenaire, de désintéressée que vous étiez ? »

« Cruel Henry ! Que dis-je ? non ; mon cher cousin, vous n'êtes pas cruel ; vous n'êtes pas même dans l'erreur, qui vous égare en ce moment. Vous savez que je n'ai pas l'âme mercenaire ; vous savez que je ne suis point avide. Vous me connaissez trop bien pour ne pas deviner

les véritables motifs de ma conduite».

« Je vous connais trop bien ?
Non, non..... autrefois, il est vrai... ».

« Laissons le passé : ce n'est pas seulement dans cette occasion que j'ai promis de n'y plus songer, et de regarder ce souvenir, non-seulement comme inutile, mais encore comme nuisible ».

« Insensible, trop raisonnable Hélène ! pourquoi dissimuler ? Jamais vous ne me persuaderez que vous puissiez rien oublier.

« Je ne vous dis pas qu'aucun souvenir s'efface de ma mémoire : je serais bien fâchée de ne fonder ma soumission à mes devoirs, que sur la perte de mes facultés ».

« Est-ce que vous vous souviendriez encore ? ... Creature adorable ! c'était dans cette allée, à l'ombre de ces mêmes arbres..... ».

« Arrêtez : c'est en effet, dans ce lieu même que j'avouai , pour la première fois, le sentiment de préférence que vous m'inspiriez ; sentiment justifié par l'approbation de mon père ; mais c'est également ici que j'appris l'opposition de lord Villars , à une alliance que vous eussiez été coupable de former sans son aveu ; c'est ici que je m'engageai solennellement, à ne jamais contribuer à votre désobéissance ni à votre ruine. Quel est celui de ces souvenirs qui peut m'accuser à vos yeux , ou justifier les accès de folie auxquels vous venez de vous livrer » !

« Tout justifie le désordre de mes sens. Ce cœur si vertueux a été à moi, et on me le ravit : on me le ravit bien injustement. Je le perds pour toujours. Ah , Hélène ! vous me rendez le plus malheureux des hommes, et vous me défendez de me plaindre » !

« Ces plaintes auraient été excusables il y a un an. Rien ne peut mettre désormais une plus forte barrière entre nous, que ne fit la promesse que je donnai à votre père : vous l'approuvâtes vous-même alors ; pourquoi aujourd'hui ? ».

« N'êtes-vous pas sur le point de vous marier avec un autre ? Ne vais-je pas être malheureux pour la vie » ?

« Lorsque je promis à votre père de ne plus vous écouter sans son consentement , je savais que je renonçais pour toujours à vous. La cérémonie qui se célèbre demain , ne rendra pas cet engagement plus sacré qu'il ne l'était. Mon devoir alors était d'obéir : aujourd'hui mon devoir est de persévérer dans mon obéissance ».

« Et je vois , madame , que vous vous acquitterez également bien de l'un et de l'autre ».

« J'espère que vous ne regarderez

pas toujours comme une ironie , ce que vous venez de me dire. Quant à moi , je m'estimerai heureuse de me rendre digne de l'éloge que vous venez de me donner ».

Ils firent ensuite quelques pas en silence , et ils arrivèrent à une allée qui conduisait directement au château. Hélène y entra : Henry la retint aussi-tôt par sa robe , et lui dit avec l'accent de la douleur : « Vous ne vous en allez pas » ?

« Je ne vais nulle part , répondit-elle avec douceur , où vous ne puissiez m'accompagner , si vous le voulez ».

« Vous accompagner ! Non , Hélène : je ne dois plus suivre vos pas ; mais puisse le Dieu de toute bonté vous rendre bien heureuse ! Qu'il veille sur vous pendant votre sommeil ! qu'il vous protège encore lorsque vous veillerez ! et puissiez-vous

jamais ne songer à un malheureux comme moi » !

En prononçant ces derniers mots, il la laissa aller, s'enfonça dans le taillis, et disparut presque au même instant. S'il était resté quelques minutes de plus, il aurait peut-être vu Hélène céder aux tendres émotions qu'il avait tant cherché à exciter en elle.

Elle avait été saisie de l'état violent dans lequel il était et des souvenirs qui l'avaient assaillie. Ses genoux fléchirent ; elle tomba sans connaissance au pied d'un arbre, et y resta quelques momens sans pouvoir reprendre ses sens.

C H A P I T R E V.

LE tumulte des passions n'agite pas long-temps un cœur sur lequel la raison règne en souveraine.

Hélène revint un moment après de la surprise et du trouble qui s'étaient emparés d'elle ; elle se leva , et retourna au château le plus vite qu'il lui fut possible.

On s'était déjà étonné de son absence ; on avait demandé quelle pouvait en être la cause , et Mary avait répondu que probablement Hélène faisait à la vieille Déborah sa visite d'adieu.

Mais cette visite s'était tellement prolongée , qu'enfin ceux à qui les minutes paraissaient des heures dans ce moment , en avaient conçu la plus vive inquiétude.

Mary et sir William se disposaient à chercher Hélène, lorsqu'ils virent par la croisée du salon, qu'elle arrivait à grands pas. Ils volèrent au-devant d'elle, et s'empressèrent de lui demander, l'une avec un tendre intérêt, et l'autre en lui adressant des reproches, d'où elle venait si tard et sans les avoir prévenus.

« De chez Déborah », dit Hélène. En même temps le son de sa voix trahit l'émotion qui l'agitait, et que son air égaré et le tremblement de tout son corps rendaient encore plus sensible.

« Pourquoi y êtes-vous allée ? » reprit Mary. Vous ne deviez pas douter que vous ne fussiez trop sensible à l'effusion de la reconnaissance de cette pauvre créature. Il aurait bien mieux valu que vous restassiez à jouer et à chanter avec nous ».

« Oui, oui, maintenant je vais jouer et chanter avec vous ». En di-

sant cela , elle se hâta de s'asseoir devant le clavecin ; mais la précipitation de ses mouvemens , son embarras extrême , tout attirait les regards sur elle. Elle essaya de faire quelques accords : cela lui fut impossible. Ses doigts sous lesquels les touches étaient accoutumées à rendre des sons harmonieux , ne produisaient que des discordances révoltantes. Tout le monde avait les yeux fixés sur elle. Son père s'en approcha avec beaucoup d'inquiétude , et sir William , qui s'était toujours tenu auprès d'elle depuis son retour , lui dit d'un ton chagrin où se mêlait aussi un peu d'humeur : « Voilà une visite qui vous a étrangement troublée ».

« Je le suis en effet beaucoup » ; répondit-elle ; et elle ajouta en se levant : « Mon père , voudriez-vous me permettre de vous entretenir un moment en particulier » ?

M. Mordaunt qui était très-effrayé, sans savoir pourquoi, la prit par-dessous le bras pour la soutenir, car elle avait bien besoin d'un appui; et ils passèrent ensemble dans une autre pièce.

Là, d'abondantes larmes vinrent soulager le cœur d'Hélène, et devenue plus calme, son premier soin fut de chercher à rassurer par un récit exact de ce qui s'était passé, son père qui s'alarmait beaucoup de l'état dans lequel elle était. Mais ces détails, loin de diminuer les craintes de M. Mordaunt, les augmentèrent considérablement: il crut y voir la destruction du bonheur de sa fille, et la perte de la réputation qu'elle avait acquise par ses vertus. Il s'imagina que le mariage de sir William allait être rompu, par le retour d'Hélène à des sentimens qui auraient dû être éteints, avant que l'on songeât pour elle à

d'autres liens. Mais il ne connaissait pas Hélène; il ne savait pas que , pleine de courage pour supporter ses propres peines , rien ne pouvait la détourner de ses devoirs ni de ce qu'elle croyait juste et raisonnable. Il la voyait agitée , effrayée , malheureuse , et ne pouvait découvrir la source de ces sensations pénibles. Comment deviner qu'une tendre pitié pour Henry , et la crainte de troubler son repos , pussent seules causer tant de désordres? Il garda le silence , ignorant ce qu'il devait faire , quel conseil il devait lui donner.

« Faites-moi le plaisir , lui dit-elle enfin , d'aller chez M. Thornton ; qu'il cherche l'infortuné Henry , qu'il calme , s'il est possible , son désespoir , et qu'il l'exhorte à la patience , à la résignation ».

« Et sir William , qu'est-ce qu'on lui dira ? »

« Je lui avouerai tout moi-même ».

« Lui avouer ! et que lui avouerez-vous » ?

« Tout ce qui s'est passé. Je suis sûre qu'il sera, comme moi, touché de compassion pour l'infortuné Henry ».

Les craintes de M. Mordaunt se dissipèrent, l'espérance rentra dans son cœur. « Cette fâcheuse circonstance, dit-il en hésitant, excitera peut-être en lui. . . . ».

« Rien autre chose que de la pitié, sûrement. Quel autre effet cela pourrait-il produire ? N'ai-je pas toujours dit que je n'avais renoncé à Henry que par devoir ? Ce qui est arrivé ce soir n'a porté aucune atteinte aux motifs de ma renonciation ; cela n'a point ébranlé l'estime, l'amour que j'ai pour sir William. Cet amour, cette estime n'étaient pas fondés sur l'absence de Henry, mais sur les

bonnes qualités de sir William et sur la tendresse qu'il a pour moi. Mes intentions, mes sentimens sont toujours les mêmes. Je ne nierai pas, à la vérité, que mon bonheur ne soit considérablement diminué. J'aimais à croire, parce qu'on me l'assurait, que Henry avait aussi immolé son ancien amour aux devoirs de la piété filiale; cette confiance n'avait point influé sur ma conduite, mais elle avait beaucoup contribué à me faire espérer du bonheur. Je ne saurais en goûter, tant que Henry sera lui-même si malheureux, et malheureux par moi. Cependant si j'avais connu, il y a quelques mois, le véritable état de son cœur, en aurais-je agi autrement? Je n'étais responsable envers lui d'aucune de mes actions; et je le vois bien maintenant, non-seulement il n'a pas le droit de m'en demander compte, mais encore il ne le doit pas».

« Ma chère Hélène, vous comblez les vœux de votre père; vous êtes telle que vous devez être ».

« Allez, mon cher monsieur, allez; envoyez M. Thornton à la recherche du pauvre Henry, et demandez à sir William de venir me trouver ».

Il serait impossible de décrire les tourmens qu'éprouvait sir William pendant cet entretien, et le reste de la société n'était ni moins inquiet, ni moins agité. Au retour de M. Mor-daunt, ils se réunirent tous autour de lui.

« Ne vous effrayez pas, leur dit-il, il n'est point arrivé de malheur. Hélène a vu Henry. Mon cher monsieur William, allez auprès d'elle, je vous en prie; elle vous racontera ce qui s'est passé; et dans tout ceci, il ne faut plaindre que cet infortuné jeune homme ».

« Elle a vu Henry »! répétèrent-ils

tous, pendant que M. Mordaunt achevait de parler.

« Il ne faut plaindre que cet infortuné jeune homme » ! reprit sir William, puis il passa dans la chambre où Hélène s'était retirée.

Elle se précipita au-devant de lui en lui tendant la main : « Venez, mon meilleur ami, lui cria-t-elle ; venez, que votre tendresse calme l'agitation que me donne encore la pitié qu'a excitée en moi le malheureux Henry ».

« Le malheureux Henry ! — Peut-on appeler malheureux, Hélène, celui dont les peines font couler vos larmes ; celui dont la perte vous cause des regrets si amers, que le bonheur du moment de votre mariage en est lui-même empoisonné » ?

« Ah ! loin de nous de semblables pensées, reprit Hélène avec ingénuité ; si mon cœur ne se brisait pas, si toutes mes forces ne m'abandon-

naient pas, après la scène à laquelle je viens d'assister, je serais indigne de votre estime et de la mienne. Henry fut mon premier choix. Si des obstacles insurmontables ne s'étaient pas opposés à notre union, je n'en aurais pas fait un autre. Mais quand je cédai à ces obstacles, ce fut sans aucune réserve, sans aucune espérance cachée, que je renonçai à lui. Depuis, j'ai déclaré avec une égale sincérité, avec une égale liberté, que vos rares qualités et votre tendresse ont fait sur moi une telle impression, qu'en consentant à passer toute ma vie avec vous, je crois m'être assuré pour le reste de mes jours une félicité tranquille et pure. Quoique ce qui vient d'arriver m'ait un peu troublée, mes sentimens ne sont point changés; et demain je vous épouserai avec la même joie et les mêmes espérances, que je vous aurais épousé aujourd'hui.

« En me parlant ainsi, vous semblez me donner tout ce que je peux demander ; et, cependant, combien il y a loin de toutes ces combinaisons, à l'amour ardent et exclusif que j'ai pour vous » !

« Soyez assuré, lui dit Hélène avec chaleur, qu'il n'y a pas d'amour plus exclusif que le mien, si vous n'étendez pas le sens de cette expression au-delà de l'amour qu'une femme doit avoir pour son mari ; mais si vous y comprenez aussi l'intimité qui m'unit avec mes amis, et la tendre amitié que j'ai pour mes parens, il est de mon devoir de vous prévenir que jamais je n'éprouvai un pareil amour. Oui, je suis incapable de me livrer à un sentiment qui fermerait mon cœur à toute autre affection : je vous le dis franchement, comme je vous dirais le contraire, si je le croyais. Je vous préfère à tout autre sans doute ; mais

je ne peux pas n'avoir d'amitié que pour vous seul : jamais mon cœur n'appartint exclusivement à personne ».

« Jamais votre cœur n'appartint exclusivement à personne » ?

« Non...., et l'engagement que nous avons contracté ensemble en est la preuve. Si mon père, mes amis, mes devoirs n'avaient eu aucun empire sur mon cœur, croyez-vous qu'on eût jamais amené la rupture, qui m'a laissé la liberté de former de nouveaux liens avec vous » ?

« Ah ! s'écria sir William en l'embrassant avec transport : je serais le plus heureux des hommes, si, avec ce beau caractère, cette raison parfaite, vous n'aviez d'amour que pour moi ».

« En doutez-vous ? Si je soupçonnais qu'il en fût autrement, aucune considération ne me déterminerait à devenir votre femme ».

Sir William écouta ensuite patiemment le détail des circonstances de la rencontre soudaine de Henry, et de son départ également précipité. Il écouta ce récit; mais il n'était certainement pas aussi ému que celle qui le lui faisait; car il craignait beaucoup que Henry ne conservât quelque empire sur Hélène, et cette crainte lui inspirait pour celui qu'il croyait son rival, un sentiment qui ressemblait à la haine.

Quoiqu'Hélène eût dit toute la vérité, elle avait évité avec soin et par délicatesse, de dévoiler aux yeux de sir William, toute l'étendue du malheur de Henry, et de lui montrer combien elle y était sensible. De son côté, sir William, malgré l'impression pénible que faisaient sur lui des détails qui lui prouvaient de plus en plus le tendre intérêt qu'Hélène prenait encore à son cousin, témoignait

la plus vive curiosité de connaître jusqu'aux moindres circonstances de ce qui s'était passé. Il chercha même à exciter Hélène à censurer l'emportement et les transports que Henry avait montrés dans cette occasion ; mais tous ses efforts furent inutiles. La franchise , la vérité , parlaient seules par la bouche d'Hélène. Le besoin de se livrer à toute sa sensibilité ne lui aurait pas permis d'user de fausseté ; et elle exprima toujours avec une égale vivacité , la tendre compassion qu'elle avait pour les souffrances de Henry. Elle voyait qu'on l'avait trompée sur l'état de son cœur , et ne doutait plus qu'on n'eût usé envers lui de la même surprise : elle ne pouvait attribuer son arrivée indiscrete et ses transports , qu'à l'ignorance dans laquelle on l'avait entretenu sur la véritable position dans laquelle elle se trouvait depuis

quelque temps, et à la connaissance entière qu'il en avait acquise à la fin, et si brusquement, que, dans le premier moment, il n'avait écouté ni sa raison ni les conseils de la prudence : de sorte que, loin de le blâmer, elle ne songeait qu'à le plaindre de tout son cœur.

Enfin M. Thornton revint : il lui apprit qu'il avait découvert que Henry avait rejoint sa voiture, qui l'avait toujours attendu au presbytère, parce qu'en quittant ses domestiques, il ne leur avait donné aucun ordre; qu'y étant monté, il était retourné à la poste voisine, y avait changé de chevaux, et en était parti sans s'arrêter, afin de s'arracher, aussi vite qu'il pourrait, des lieux qui lui rappelaient des souvenirs trop cruels, et qu'il n'était plus en son pouvoir de supporter.

Hélène ne s'attendait pas à appren-

dre des nouvelles plus consolantes : cependant l'idée que Henry fuyait, en proie aux mouvemens désordonnés d'une passion dont il n'était pas le maître, loin d'elle et malheureux par elle, lui fit une peine que la certitude qu'elle remplissait son devoir, et la perspective du bonheur qui l'attendait, ne pouvaient dissiper : les consolations de sir William eussent été pour elle un baume salutaire. En s'associant à ses chagrins, et en cherchant à les diminuer, il aurait plus sûrement évité le malheur qu'il redoutait : mais elle eut la douleur de le voir prendre un air sombre et garder un morne silence ; elle dut même en concevoir quelques alarmes. Les soins qu'il lui rendait semblaient plutôt commandés par le soupçon que conseillés par la tendresse ; et elle sentit la nécessité de cacher des sentimens qu'elle ne pouvait pas étouf-

fer, et qu'elle regardait comme dignes de louange.

Ils passèrent le reste de la soirée peu satisfaits l'un de l'autre ; et Hélène se retira dans son appartement avec quelque inquiétude sur le repos de sa vie à venir ; non pas que la vue de Henry, ni les souvenirs qu'il lui avait rappelés, lui fissent craindre qu'elle ne fût pas assez libre pour disposer d'elle-même avec sécurité, mais parce que ce qui s'était passé semblait avoir développé dans le caractère de sir William des dispositions véritablement alarmantes.

Lorsqu'Hélène parut à déjeuner le lendemain matin, elle avait un air rêveur que personne ne pouvait condamner ce jour-là et au moment de son mariage. Elle avait réuni tous ses efforts pour ne pas paraître triste ; la joie et l'amour qui brillaient dans les yeux de sir William, réussirent bien

mieux à l'égayer, que toutes les réflexions auxquelles elle s'était livrée et les résolutions qu'elle avait prises pendant une nuit d'insomnie.

« Pardonnez-moi, lui dit-il, ma chère amie; pardonnez-moi tout ce que vous avez pu regarder, hier au soir, comme de la méfiance ou du mécontentement de ma part. Mon cœur vous condamnait peut-être; mais ma raison vous justifiait pleinement. Qui s'étonnera, connaissant tout le prix de mon Hélène, que la crainte, même injustement fondée, qu'elle ne fût pas toute entière à moi, m'ait un moment plongé dans la plus profonde tristesse »?

« Mon cher sir William, rendez-vous justice à vous-même, et jamais vous n'aurez sur mon amour pour vous aucune crainte, aucun moment d'inquiétude ».

Sir William, transporté de joie, la

serra contre son cœur et l'embrassa; et Hélène, qui avait cessé de croire que le chemin, que sa raison lui avait indiqué pour arriver au bonheur, l'y conduisit, espéra de nouveau qu'elle serait heureuse.

La cérémonie du mariage fut faite par M. Thornton : mistriss Thornton et sa fille accompagnèrent Hélène jusqu'à l'église, et la quittèrent lorsqu'elle en fut sortie. Cette séparation fut bien pénible : mais ils s'efforcèrent mutuellement d'en adoucir la rigueur, et les Thornton y contribuèrent sur-tout par la promesse de ne pas tarder long-temps à faire un voyage en Berkshire.

Charlotte suivit sa sœur à Oakley; et il fut convenu que M. et mistriss Mordaunt et leur fille aînée iraient les y rejoindre un mois après.



C H A P I T R E V I.

HÉLÈNE prit la route d'Oakley, quoique l'aventure de la veille lui fit envisager avec peine la situation de cette terre.

Oakley était environ à un demi-mille de distance de la petite maison de campagne où lord Villars s'était retiré après la mort de son fils aîné. Ce n'était pas la résidence accoutumée de la famille; mais Hélène savait que Henry s'y plaisait beaucoup, et qu'il y allait souvent quand il voulait goûter les plaisirs de la solitude. Elle ne pouvait pas s'attendre qu'il fût bientôt en état de la voir, avec cette tranquillité sans laquelle il fallait qu'il ne l'approchât pas du tout; et elle s'affligeait en secret de le bannir ainsi d'une retraite, qui lui était sur-tout



nécessaire dans ce moment, et où il se serait sans doute réfugié pour échapper au désespoir, aux regrets, qui lui déchiraient le cœur. Elle craignait qu'il ne lui restât d'autre ressource que de quitter de nouveau l'Angleterre, et que, sans cesse éloigné de son pays et de sa famille, il ne changeât de caractère et de façon de penser, au détriment de son bonheur et de ses principes. Elle le connaissait pour un homme capable de se rendre utile à la société, de la servir avec zèle et activité, et de remplir, avec honneur pour lui-même, et d'une manière avantageuse pour les autres, l'emploi civil ou politique où son rang et l'intérêt de son pays pourraient l'appeler. Le voir ainsi user sa vie à voyager de cour en cour, libre de tout lien social ou domestique, en proie à de stériles regrets, ou victime de plaisirs frivo-

les, était pour elle un pressentiment tellement pénible, qu'elle pouvait à peine le supporter, lorsqu'elle se hasarda à se demander : « Qu'est-ce qui lui a donc causé tant de malheurs » ?

Sir William observait avec chagrin son inquiétude et l'empressement avec lequel elle désirait d'apprendre des nouvelles de Henry : il avait d'ailleurs toute raison de se trouver le plus heureux des hommes.

Les traits d'Helène, les charmes de sa conversation, la douceur de son caractère, et la tendresse parfaite qu'elle montrait pour son mari, ne lui auraient laissé rien à désirer, s'il avait su n'exiger d'elle que ce qu'il était raisonnable d'en attendre.

Mais sir William n'était ni raisonnable, ni même un homme aimable. Sous les apparences agréables et pleines de graces que pouvaient donner

des manières polies, un jugement sain et un esprit cultivé, il cachait beaucoup de violence et d'emportement, et une humeur qui devenait implacable, lorsqu'il se croyait poussé à bout. Prodigue pour satisfaire ses goûts, il était d'une extrême avarice quand il s'agissait de contenter ceux des autres. Il aimait passionnément Hélène; mais comme on aime une propriété à laquelle on ne peut souffrir qu'un autre ait la moindre part. L'amabilité d'Hélène, ses prévenances, toute sa conduite enfin, et le contentement dont jouit un amant heureux, l'avaient préservé, pendant son séjour dans le Northumberland, du danger de découvrir son véritable caractère; et, sans aucun dessein prémédité d'user de surprise, pendant les premiers mois de sa liaison avec Hélène, il avait été tout-à-fait différent de ce qu'il se montra pendant le reste de sa vie.

Néanmoins ce ne fut que lentement et par degrés que tous les défauts de son caractère se manifestèrent aux yeux de sa femme, malgré les efforts qu'elle faisait pour repousser la conviction qui la pressait de toutes parts; et elle n'osa réellement croire que son mari, qui paraissait plein de raison, affectueux, sensible et généreux, pût avoir de l'entêtement, être dur, violent et personnel, que lorsque la plus affreuse certitude eut dissipé tous ses doutes. Au reste, la vérité n'était pas connue encore; l'accord le plus parfait régnait entre les deux époux, et la plus brillante perspective s'offrait devant Hélène.

A l'époque indiquée, sa famille arriva de Groby. Hélène apprit avec une satisfaction qui bannit de son cœur toute tristesse, que Henry avait exprimé à son père le desir de se fixer en Angleterre; que, dans ce

moment, il voyageait dans le nord de l'Ecosse, et qu'il avait promis de passer à la petite maison les fêtes de Noël.

En effet, malgré les transports auxquels il s'était livré, et l'agitation qu'il avait éprouvée lorsque son cœur flottait encore entre la crainte et l'espérance, et que son silence et son éloignement pouvaient hâter la perte de son bonheur, l'accès de douleur et de désespoir que lui avait causé la consommation de son malheur n'avait pas plutôt été passé, qu'il avait appelé à son secours toutes les facultés de son ame, pour l'aider à supporter avec courage et dignité des peines auxquelles la colère et la folie n'auraient apporté aucun soulagement.

Il aimait en Hélène sa beauté et son caractère. Quelque part qu'il portât ses regards, il ne voyait rien qui lui fût comparable ; et il était

pénétré de cette idée, que si un penchant éphémère, un égarement passager, pouvaient quelque jour le rapprocher momentanément d'une autre femme, il n'en trouverait aucune qui fût digne de remplacer, à titre d'épouse, Hélène auprès de lui; et sans doute il plaçait au dernier rang les prétentions de la frivole, de l'inconséquente lady Almeria. A ses yeux, elle était la cause principale qui l'avait séparé d'Hélène; et, indifférent pour les autres femmes, il avait celle-là en horreur.

Mais tout décidé qu'il était à ne céder à aucune des considérations que l'on pourrait faire valoir pour le déterminer à épouser lady Almeria, il aurait voulu adoucir sa résistance autant qu'il était possible, déguiser ce qu'il y avait de dur dans l'opposition qu'il mettait à la volonté de son père. C'était ce qui l'avait

éloigné du projet qu'il avait d'abord adopté, de mener sur la terre une vie errante, et d'aller d'un endroit à un autre, sans jamais se fixer nulle part.

« J'ai un asyle naturel, une famille, une patrie, s'était-il dit à lui-même : oh ! ma chère Hélène ! encouragé par votre suffrage, je me serais efforcé avec délices de remplir tous les devoirs que m'imposent la nature et la société. Votre amour ne sera plus ma récompense ; mais votre vertu me servira de modèle. Vos yeux me suivront dans ma carrière ; et vous n'aurez point à répandre des larmes sur les faiblesses de votre cousin ».

Trois jours après le mariage d'Hélène, il avait été assez maître de lui pour former cette résolution, et pour écrire, à ce sujet, la lettre suivante à son père :

« Il me siérait mal, mylord, de

» vous reprocher la désolation que
» vous m'avez causée. Ma douleur
» sera silencieuse autant que ma perte
» est irréparable. Je consens volon-
» tiers à en attribuer la cause à un
» moment d'erreur; et pour que les
» suites, déjà trop cruelles, de cette
» fatale erreur ne s'étendent pas plus
» loiu, je prends la liberté, mylord,
» de vous instruire avec franchise de
» mes sentimens et de mes projets
» pour l'avenir. J'espère que vous
» ne me refuserez pas votre indul-
» gence.

» Je voudrais pouvoir vous offrir
» une soumission entière à vos volon-
» tés; mais les circonstances dans les-
» quelles je me trouve me mettent
» dans l'impossibilité de le faire. Cette
» image que la vertu elle-même a
» gravée dans mon cœur, cet amour
» que vous aviez honoré de votre ap-
» probation, doivent laisser et laiss-

» seront en effet un souvenir ineffa-
» çable dans ma mémoire, tant que
» mon sang coulera dans mes veines,
» tant que je n'aurai pas perdu l'u-
» sage de mes facultés.

» N'espérez plus que je me marie,
» mylord : à cela près je m'efforcerai
» de prévenir tous vos vœux, et de
» les satisfaire. S'il m'est permis d'es-
» pérer qu'à cette condition je pour-
» rai reprendre ma place dans votre
» maison, et partager avec vous les
» douceurs de la vie domestique, je
» m'estimerai bien plus heureux de
» trouver un soulagement aux maux
» que je souffre, en remplissant scru-
» puleusement mes devoirs envers ma
» famille et mon pays, que si j'étais
» obligé de chercher un asyle dans
» quelque pays étranger, où j'ai déjà
» voulu, pour échapper aux regards
» curieux qui sont fixés sur moi, aller
» m'ensevelir et faire oublier les maux

» que je souffre. Mais si (pardonnez-
» moi, mylord, les expressions peut-
» être peu mesurées dont je me sers),
» si la persécution qui m'a déjà rendu
» le plus malheureux des hommes, ne
» devait pas s'arrêter, je me verrais
» forcé de dire, pour jamais, adieu
» à ma terre natale.

» Mes résolutions sont inébranla-
» bles; et je me garderai bien de con-
» tribuer, en vous montrant la moi-
» dre possibilité d'un changement de
» ma part, à nourrir en vous, ou dans
» tout autre que cela pourrait inté-
» resser, une espérance qui finirait par
» être trompée.

» Je vous supplie de communiquer
» ma lettre à tous ceux à qui vous
» croirez qu'il importe de la connaî-
» tre. Je voudrais bien n'être pas dans
» la nécessité de montrer moi-même
» si peu de ménagement, pour des
» personnes qui pensent peut-être que

» je leur dois quelque chose de plus
 » que de la reconnaissance; mais si
 » vous avez la moindre répugnance à
 » m'épargner cette démarche vérita-
 » blement très-désagréable, il est cer-
 » tain que je n'hésiterai pas à courir
 » le danger de mériter l'accusation
 » d'insensibilité, plutôt que de me
 » laisser soupçonner d'être capable de
 » fausseté.

» Je resterai ici jusqu'à ce que vous
 » ayez en la bonté de me répondre;
 » et quelle que soit votre réponse, je
 » m'efforcerai de m'y soumettre, et
 » de vous prouver, mylord, un par-
 » fait dévouement.

» HENRY VILLARS ».

Lord Villars avait été informé de l'entrevue d'Hélène avec Henry, et du désespoir où cette entrevue l'avait jeté, et il en avait conçu les plus vives alarmes. Il n'y avait point

d'extrémités auxquelles il n'eût craint que Henry ne se portât, de sorte que cette lettre le délivra de la plus pénible inquiétude.

Il ne pouvait rien attendre de moins dans ce moment, de la part de son fils, qu'une renonciation formelle à toutes les femmes; mais il était bien sûr qu'un homme de l'âge et du caractère de Henry ne tiendrait pas une pareille résolution. Le desir que Henry témoignait de rentrer en grace avec lui et son projet de se fixer en Angleterre, lui persuadèrent que le temps pourrait encore amener le changement qu'il souhaitait.

Il s'empessa de lui promettre qu'on ne lui offrirait ni la main de lady Almeria, ni celle d'aucune autre femme, et il lui assura qu'il partagerait toutes ses peines. « Mon cœur » saigne, lui dit-il, quand je songe à » tout ce que vous devez souffrir;

» mais soyez persuadé qu'une néces-
 » sité cruelle a pu seule me porter à
 » affliger un fils que j'aime à l'égal de
 » moi-même ».

Les promesses et les protestations ne coûtaient rien à lord Villars. Il savait, quand cela était nécessaire, oublier le passé, et ne pas s'occuper de l'avenir. Il savait qu'il lui serait toujours facile, en présentant les événemens sous le point de vue qui lui conviendrait le mieux, de violer l'esprit de ses engagements, sans en altérer la lettre. Indépendamment des projets de son mari, lady Villars désirait beaucoup de voir son fils; lord Villars le manda à Henry, qui se rendit sur-le-champ à la petite maison, mais il n'y fit qu'une courte visite. Au bout de quelques jours, il partit pour aller faire un voyage dans l'intérieur de l'Angleterre, espérant que la variété des objets qui attireraient

son attention , et le peu de séjour qu'il ferait dans le même lieu, adouciraient un peu des souvenirs, qui, tels qu'ils étaient alors, lui causaient quelquefois de si vifs regrets, que toute sa raison et tout son courage ne lui suffisaient pas pour y résister.

C H A P I T R E V I I .

LORD Villars et sa famille avaient été des premiers à rendre visite à Hélène. Elle ne put cacher l'éloignement et le mépris que lui inspiraient la flatterie offensante et la feinte tendresse de lord Villars; mais elle trouvait un vrai plaisir dans l'amitié dont la mère de Henry se plaisait à lui donner des témoignages.

Lady Villars ne connaissait pas parfaitement tout le mérite de la conduite d'Hélène; elle croyait seulement

lui avoir de très-grandes obligations. Elle regardait, en effet, comme un service important, la promptitude avec laquelle Hélène avait abandonné ses droits sur Henry, parce qu'elle était persuadée que le mariage de son fils avec elle, aurait eu les plus funestes conséquences pour sa famille.

De sorte que lady Villars se réjouissait de la position dans laquelle se trouvait Hélène, et qu'elle regardait même son mariage comme une juste récompense du désintéressement qu'elle avait montré. Mais lorsqu'elle vit avec quelle aisance lady Ackland faisait les honneurs de sa maison, qu'elle était à-la-fois l'ame et l'ornement de la société, et combien elle savait se concilier la bienveillance de tous ceux qui l'approchaient, elle ne put s'empêcher de regretter que des considérations quelconques se fussent

opposées à ce qu'elle eût une fille si aimable, et eussent privé son fils d'une femme qui l'aurait rendu parfaitement heureux.

Lady Almeria accompagnait lord et lady Villars dans leurs visites. Elle avait su par lady Villars, qui était incapable de se prêter à une tromperie, ce que contenait la lettre de Henry ; mais loin de s'affecter de ce refus positif, elle ne paraissait pas moins gaie qu'auparavant : elle jouait, riait, dansait, et faisait des courses à pied et à cheval avec les plus folles de ses compagnes, se moquant de la cruauté de Henry, et plaisantant Hélène de ce que ses charmes n'avaient rien perdu de leur empire, sur un amant qui ne pouvait conserver aucun espoir. Dans ces occasions, la gravité d'Hélène aurait commandé, à toute autre que l'insensible lady Alméria, la réserve que celle-ci aurait

dû s'imposer d'elle-même; mais lady Almeria avait à dire des méchancetés, un penchant qu'aucune considération ne pouvait contraindre; et, quoiqu'elle ne goûtât aucun plaisir à tourmenter Hélène, elle croyait que c'était jouer un tour fort plaisant que de rendre sir William jaloux.

Pour une jeune fille qui n'avait pas encore dix-sept ans, sir William, âgé de plus de quarante ans, était un vrai Mathusalem; et elle trouvait fort gai d'exciter l'inquiétude et la mauvaise humeur du vieux mari (c'était ainsi qu'elle le nommait), et de le bien tourmenter en parlant de l'amour du jeune rival, et en rappelant toutes ses qualités.

Quelquefois lady Villars essayait de réprimer cette impertinence; mais lady Almeria était incorrigible. A une ignorance absolue des égards et des convenances, elle joignait le sen-

timent de l'intérêt que la famille des Villars avait à la ménager ; et elle ne doutait pas que , malgré les dédains qu'elle éprouvait alors de la part de Henry, lord Villars ne conservât l'espérance de l'avoir un jour pour belle-fille : aussi lui arrivait-il fort souvent de traiter lord et lady Villars avec une sorte de politesse mêlée d'insolence ; et elle ne laissait passer aucune occasion de montrer qu'elle se croyait en droit de faire tout ce qu'il lui plairait. Elle ne manquait d'ailleurs ni de talens, ni d'intelligence, et elle méprisait lady Villars à cause de son peu d'esprit, et le lord pour son avidité.

Lord Villars supportait tout cela, parce qu'elle était fort riche, mais lady Villars ne tarda pas à concevoir un grand éloignement pour elle, et à redouter qu'elle devînt la femme de Henry : cet éloignement et ces craintes

s'augmentaient même chaque jour, par la comparaison qu'elle faisait de cette étourdie avec Hélène.

Les espérances de lord Villars et les craintes de sa femme, étaient également dénuées de fondement. Le frère d'Hélène n'avait pas été oublié dans les invitations qu'elle avait faites, pour réunir autour d'elle, à son mariage, un cercle joyeux. Il était resté sous la tutèle de l'ami, à qui M. Mordaunt l'avait confié à son retour de la Jamaïque, jusqu'à ce qu'il fût assez âgé pour être envoyé à l'université, et à dix-huit ans il était entré à celle d'Oxford. M. Mordaunt craignant l'influence de sa femme sur le caractère de son fils, n'avait permis qu'il passât à Groby que très-peu de temps lorsqu'il était encore chez son instituteur; et pendant ses études à Oxford, il lui avait toujours préparé l'emploi de ses vacances, de manière

qu'il l'avait, pour ainsi dire, totalement banni de la maison paternelle, sans cependant que l'on pût l'accuser d'y mettre de l'intention ou de l'insensibilité. A l'époque du mariage de sa sœur, c'était un homme fait; et les précautions qu'on avait prises jusqu'alors pour le contenir, n'étaient plus ni possibles ni nécessaires. M. Mordaunt, d'ailleurs, n'aurait pas pu se refuser plus long-temps le plaisir d'avoir son fils auprès de lui, d'autant plus qu'il se flattait que désormais ses conseils seraient probablement plus écoutés que ceux de sa femme.

William Mordaunt se trouvait donc avec toute sa famille à Oakley. Il était bien fait: il avait beaucoup d'enjouement et de gaieté; mais en même temps il était léger, étourdi, et absolument indisciplinable.

Lady Almeria et lui, étaient atti-

rés l'un vers l'autre par la conformité de leurs caractères et de leurs goûts. A peine se connurent-ils, qu'ils devinrent inséparables, et lord Villars s'aperçut que, s'il ne trouvait pas un moyen prompt d'éviter ce danger imminent, la fortune de lady Almeria serait à jamais perdue pour sa famille.

Il eut recours aux expédiens qu'il avait coutume d'employer, les délais.

Il exposa à sa pupille l'inégalité et l'inconvenance de l'alliance qu'elle paraissait disposée à former; et lui déclara que, tant qu'il aurait quelques droits sur elle, il croirait manquer à son honneur et à sa conscience, s'il souffrait qu'elle se mésalliât ainsi.

Elle écouta cette leçon sans rien dire et avec une indifférence vraiment impertinente; et quand son tuteur eut fini, elle sortit de la chambre en faisant tourner autour de son bras,

le ruban qui lui servait de ceinture, et répondit entre ses dents : « Nous attendrons donc que j'aie vingt-un ans ».

Si réellement elle avait eu l'intention d'attendre, comme elle le disait, elle aurait comblé les vœux de lord Villars, qui n'aurait pas osé se flatter d'en obtenir davantage, parce que cela lui aurait donné le temps de prendre ses mesures, et d'assurer encore le succès de son entreprise. Sa position était cependant bien changée : il ne pouvait plus, comme autrefois, aller demander des secours à sa sœur ; car l'intérêt que mistriss Mordaunt prenait à son fils, devait naturellement l'emporter sur celui que lui inspirait son neveu. Elle avait vu naître et se développer l'amour qu'avaient l'un pour l'autre son cher William et lady Almeria, et en secret elle avait résolu d'en tirer tout le parti possible.

M. Mordaunt, qui s'en était également apperçu, n'y avait attaché ni la même importance ni les mêmes intentions. Il avait jugé sagement, que le meilleur moyen d'empêcher qu'un penchant éphémère ne devînt une véritable passion, était de feindre de ne pas s'en appercevoir; et il s'était imaginé que, si son fils n'était pas excité, par la contrariété, à prendre la résolution de ne jamais renoncer à lady Almeria, le goût qu'il avait pour elle se dissiperait peu à peu et n'aurait aucune suite.

La violence du caractère de lady Almeria, et l'emportement de sa passion, rendirent également illusoires et inutiles tous les plans qu'avaient formés lord Villars et M. Mordaunt, et même les secours que mistriss Mordaunt se proposait de donner aux deux amans.

Lady Almeria avait écouté lord

Villars avec une indifférence apparente ; mais cela ne provenait pas du peu de cas qu'elle faisait de l'opposition qu'il mettait à ses projets : la résolution qu'elle avait prise de ne se laisser arrêter par aucun obstacle , de quelque part qu'il vînt , en était la seule cause.

En quittant lord Villars, elle alla trouver Mordaunt, qui s'amusaît à tirer de l'arc avec quelques jeunes gens.

« Venez avec moi, lui dit-elle, j'ai quelque chose à vous communiquer : mon tuteur, ajouta-t-elle lorsqu'ils furent seuls, a fulminé une bulle contre notre mariage. Ni son honneur, ni sa conscience, en vérité, ne lui permettent de consentir à une alliance si mal assortie ; c'est-à-dire que son honneur médite de donner ma personne à son fils, qui ne prend aucun intérêt à moi, et que sa cons-

cience lui fait regarder ma fortune
 comme le patrimoine de ses enfans :
 mais si je dois perdre mon bonheur
 et les biens que je possède, je veux
 n'avoir à le reprocher qu'à moi-même.
 Il ne trouvera pas en moi tant de sou-
 missions et de faiblesse, que votre
 sœur Hélène en a montré. Que répon-
 dez-vous ? Auriez-vous du penchant
 à exposer ma constance à toutes les
 attaques que je subirai pendant les
 quatre années qui vont suivre, et à
 toutes les tentations qui s'offriront à
 moi ? ou bien préférez-vous de cou-
 per court à tout cela, et de m'atten-
 dre à une heure du matin avec une
 voiture bien attelée, à l'extrémité de
 la grande avenue du parc ? nous fui-
 rons en Écosse, et nous défierons le
 gardien de nous rejoindre, dût-il
 crever tous ses attelages, le bai et
 le brun ».

« Cette nuit !... ah ! dans ce mo-

ment même, en plein jour, malgré tous les gardiens et tous les plus vigoureux attelages du monde ».

« Ce serait hardi ; mais, non : il nous faudrait supporter des querelles, répondre à des bravades, peut-être même nous enfermerait-on : Dieu sait tout ce qui pourrait nous arriver. Je crois bien qu'ils ne triompheraient pas pour cela de ma volonté ; mais je hais les tracasseries inutiles, et ne me soucie point de jouer le rôle d'une fille que l'on réduit au désespoir. Nous exécuterons notre projet tranquillement, à une heure, dans le silence de la nuit, au clair de la lune. — Ah, mon Dieu ! j'oubliais qu'il n'y en a pas ; n'importe, les étoiles la remplaceront. — Je serai exacte à la minute. Si vous n'avez pas d'argent, j'y suppléerai. Il n'y a que deux jours que j'ai reçu le quartier de ma pension, et je n'ai encore payé aucune dette, de sorte

qu'elle est fort heureusement toute entière ».

« Fort bien. Soit ; à une heure précise ».

« Ma main sera la récompense de votre courage , et nous reviendrons ensuite auprès de nos tantes , de nos oncles , de nos cousins et de nos tuteurs ; nous les traiterons un peu décemment , comme doivent faire , en pareille circonstance , des gens du bon ton , et nous ne nous en moquerons que mieux lorsque nous serons tête-à-tête ».

Ce fut ainsi qu'en moins de dix minutes , ces deux étourdis prirent une résolution d'où dépendaient le bonheur et le malheur de toute leur vie.

William n'eut pas de peine à louer une chaise et quatre chevaux qui vinsent le prendre dans l'endroit indiqué , à l'heure qui avait été fixée. De son côté , lady Almeria réussit facile-

ment à congédier sa femme-de-chambre avant de s'être déshabillée : elle s'enveloppa ensuite dans ses fourrures, descendit doucement l'escalier avec un petit paquet de linge à la main, ouvrit la porte qui donnait sur le jardin, le traversa, s'enfonça dans le parc et arriva au rendez-vous.

Elle trouva son amant à l'extrémité de la grande avenue du parc, comme elle le lui avait recommandé. Il la reçut avec toute la joie de la jeunesse, et tous les transports de l'amour heureux. Ils se placèrent l'un à côté de l'autre dans la voiture ; et avant qu'on se fût apperçu de l'absence de lady Almeria, ils étaient déjà trop avancés dans leur voyage pour qu'il fût possible de les atteindre.

Quelque surprise que pût causer à Oakley la nouvelle de leur fuite, et quelque peine qu'en ressentît intérieurement lord Villars, qui voyait

ainsi s'évanouir tous ses projets ambitieux, les égards qu'il devait à de proches parens avec qui il se trouvait, l'empêchèrent de se livrer à sa mauvaise humeur et à ses regrets. Il fut même le premier à parler de cet enlèvement, avec un air d'indifférence qui ne paraissait pas affecté. Il assura que le respect qu'il avait pour la confiance dont le père de lady Almeria l'avait honoré, l'aurait à la vérité empêché de donner son consentement à une pareille alliance; mais qu'il s'en réjouissait sincèrement, puisque, sans avoir manqué à ce qu'il se devait à lui-même, il pouvait se féliciter du bonheur d'un neveu à qui il prenait le plus vif intérêt.

Sous l'apparence de ces sentimens, il fit, d'assez mauvaise grace cependant, son compliment à son beau-frère, qui lui répondit, avec beaucoup plus de franchise, que ce mariage,

s'il avait dépendu de lui , n'aurait jamais eu lieu. En effet , le profond soupir qui lui échappa , en songeant aux malheurs qu'entraîne après soi une union mal assortie , prouva qu'il était persuadé que la haute naissance de lady Almeria , ni sa grande fortune , ne pouvaient compenser la légèreté de son caractère et l'insensibilité de son cœur.

Quant à mistriss Mordaunt , qui était d'un avis opposé , son contentement n'avait pas de bornes ; et lady Villars , quoique par des motifs différens , partageait de bon cœur la joie de sa belle-sœur.

Cet événement rendait sur-tout la position de lord Villars extrêmement difficile. Les uns révoquaient en doute son honnêteté , en le voyant ainsi sacrifier les intérêts de sa tutèle à son neveu ; les autres le taxaient d'imprudence , pour avoir laissé échapper une

si belle proie : et l'une et l'autre censures étaient également dénuées de fondement, car il n'avait rien négligé pour éloigner lady Almeria de son neveu, et il avait usé de tous les artifices pour la conserver à son fils.

Hélène fut vivement affectée de ce qui venait de se passer : elle ne pouvait pas ne pas voir avec plaisir que Henry fût délivré de toute persécution au sujet de lady Almeria, et qu'il n'eût plus à craindre la possibilité d'y céder un jour ; mais l'opinion très-défavorable qu'elle avait du caractère de lady Almeria, et dans laquelle elle s'était confirmée, à mesure qu'elle l'avait mieux connue, lui faisait craindre pour le bonheur de son frère.

Enfin, les jeunes mariés revinrent d'Ecosse ; on les accueillit sans leur adresser beaucoup de reproches. On s'occupa des arrangemens nécessaires

pour leur établissement, et la bonne intelligence parut régner aussi-tôt entre toutes les parties intéressées.

Un autre événement, qui arriva à cette époque dans la famille d'Hélène, causa une plus grande consternation, et des peines plus sérieuses.

Mistriss Mordaunt avait depuis long-temps la douleur de voir sa fille aînée vivre dans la plus profonde misère. Personne ne l'accusait d'en être la cause; mais, malgré son indifférence naturelle pour tout ce qui ne la touchait pas personnellement, elle ne pouvait échapper à ses propres reproches. Elle fut témoin de l'issue terrible de ses projets mal conçus d'ambition et de vanité. Sa fille infortunée revint lui demander du pain. L'homme débauché qu'elle lui avait donné pour époux venait de réunir les débris de sa fortune : il avait laissé sa femme et deux enfans

à la mendicité, et quitté l'Angleterre pour n'y jamais revenir.

Monsieur Mordaunt était bien peu en état de supporter cette nouvelle charge. Il ne lui était cependant pas possible de s'y refuser. Sa fille et ses petits-enfans mouraient de faim. Le château de Groby était le seul asyle où ils pussent se réfugier. M. Mordaunt, après avoir passé trois mois auprès d'Hélène, les ramena avec le reste de sa famille dans la maison de ses pères.

CHAPITRE VIII.

HÉLÈNE et sir William se trouvèrent seuls alors, et Hélène eut le loisir de jeter les yeux autour d'elle, et d'examiner quels devoirs et quelles obligations lui imposait son nouvel état.

Dans le plan de bonheur qu'elle s'était fait, en consentant à recevoir en mariage sir William Ackland, elle avait placé en première ligne le plaisir de pouvoir se livrer à la bienfaisance envers ses voisins, et joindre aux secours pécuniaires qu'elle leur donnerait, les consolations qui sont aussi bien nécessaires aux pauvres. Au milieu des transports de joie que lui avait causés cette douce espérance, elle s'était écriée plus d'une fois : « Mes paroles attireront sur moi mille bénédictions; ma vue consolera les malheureux; les vœux du mourant dont j'aurai adouci les derniers momens seront tous pour moi, et je sècherai les larmes de la veuve éplorée ».

Déjà par la pensée elle secondait l'éducation des enfans, encourageait ceux qui avaient atteint l'âge mûr, et fournissait aux besoins des vieillards. Elle voyait une chaumière s'élever à

sa volonté ; des ruches, placées de loin en loin le long des murs d'un jardin, ouvrir leurs trésors aux heureux qu'elle aurait faits, et leur offrir un spectacle digne d'admiration ; un petit parterre se couvrir pour eux, pendant toute l'année, des fleurs de la saison ; un verger leur prodiguer ses fruits, et un ménage innocent et industrieux, jouir, au sein de cette propriété, de la santé et de l'abondance.

Tels étaient les songes dont Hélène se berçait ; car, insensible au bonheur auquel elle ne pouvait associer personne, elle ne se trouvait vraiment heureuse que lorsque d'autres l'étaient avec elle.

Ces idées n'avaient cessé d'occuper son esprit avant qu'elle fût mariée, et elle ne les avait pas perdues de vue, quoique, pendant les trois premiers mois de son mariage, elle eût

eu d'autres devoirs à remplir, d'autres soins à donner, qui paraissaient n'intéresser qu'elle seule, et n'avoir de rapports qu'avec son bien-être personnel.

Dans toutes ses promenades aux environs d'Oakley, elle avait attentivement regardé autour d'elle avec l'intention d'exécuter son projet favori; elle avait même pris quelques informations sur la situation des paysans, et cherché à faire connaissance avec les plus pauvres de ses voisins: mais elle rencontra des obstacles qu'elle n'avait pas prévus.

La longue absence de sir William, et la manière de vivre de ses parens qui avaient toujours passé très-peu de temps dans cette terre, et ne s'y étaient jamais occupés de venir au secours des pauvres qui l'environnaient, avaient fait oublier aux malheureux que des gens riches étaient

propriétaires du château, et les leur représentaient comme des êtres durs et personnels, qui ne regardaient leur fortune que comme un moyen de fournir aux dépenses qui flattaient leurs vices ou leur procuraient des plaisirs. Il n'y avait point dans la maison d'anciens domestiques; à qui Hélène pût demander de diriger ses bienfaits; ils étaient tous, depuis très-peu de temps, au service de sir William qui les avait pris à l'époque de son mariage, et par conséquent étrangers dans le pays, et fort indifférens sur le sort de ses habitans. L'intendant avait été amené du pays de Galles, afin qu'il n'eût point de préférence pour aucun de ceux avec qui il aurait à vivre. Quant à sir William, il connaissait aussi peu ses voisins que ses vassaux; il savait seulement s'ils payaient bien ou mal leurs redevances; et toutes les fois qu'Hélène cher-

chait à lui inspirer le desir de s'informer de l'état de leur fortune, ou qu'elle lui communiquait ses propres intentions à cet égard, il lui imposait par un regard d'improbation, ou bien il tournait en ridicule, le goût qu'elle avait pour devenir une dame de charité.

Hélène attribua d'abord ce mépris de sir William pour une vertu dont elle le croyait encore susceptible, et qu'elle espérait de le voir pratiquer un jour, aux habitudes qu'il avait contractées depuis si long-temps, aux soins différens qui l'occupaient alors, et à la nouveauté de la vie qu'il menait. Il lui donnait beaucoup d'argent, de sorte qu'elle pouvait, en distribuant autour d'elle des guinées, pourvoir aux besoins les plus pressans des pauvres qu'elle rencontrait dans son chemin; et elle s'efforçait de se contenter de cela, jusqu'à ce que

le temps eût mûri ses projets de bienfaisance, qu'elle voulait combiner de manière que l'indigence y trouvât des secours; l'ignorance, de l'instruction; et le vice, un grand attrait pour la vertu.

Soit qu'elle se promenât à pied ou à cheval avec son mari, elle s'arrêtait pour interroger les femmes et les enfans qui se trouvaient sur son passage; ou bien elle le forçait d'entrer avec elle dans les chaumières, dont l'air aisé ou la misère attiraient particulièrement l'attention : mais sir William témoignait la plus vive impatience de la voir s'occuper ainsi un moment d'autre chose que de lui. Il paraissait être dans le ravissement de ce qu'enfin elle était restée en son pouvoir; et il ne voulait pas même qu'elle donnât un seul instant aux soins de son ménage. La profonde indifférence avec laquelle il écoutait

ce qu'elle lui disait des maux qui accompagnent la pauvreté, et des projets qu'elle avait conçus pour détruire la mendicité dans le voisinage, la convainquit enfin qu'elle devait s'estimer trop heureuse, qu'on lui permit de se livrer en secret à sa générosité, et ne plus attendre de sir William qu'il l'aidât, ni qu'il l'encourageât par ses applaudissemens. Ce fut la première contrariété qu'elle éprouva, et qui n'était que le prélude du malheur qui l'attendait.

La tendresse qu'elle avait pour son mari se composait de confiance, d'estime, de respect pour les vertus dont elle le croyait doué, et du charme qu'avaient pour elle ses manières et sa conversation. Elle n'avait pas douté qu'elle ne trouvât le bonheur auprès de lui, malgré la préférence qu'elle avait d'abord eue pour Henry. Elle regardait autour d'elle, et, voyant

qu'on pouvait être heureux dans le mariage, lors même qu'on n'épousait pas l'objet de son premier amour, elle croyait religieusement que le bonheur dépendait beaucoup plus des qualités d'un mari, que du hasard qui conduisait un homme auprès d'une femme, et qui voulait que, le premier, il fit impression sur elle. « Sir William est estimable, disait Hélène : il n'est point dénué d'agrémens, et je serai heureuse ». Pour que cette conclusion eût été juste, il aurait fallu que sir William eût possédé réellement les qualités qu'elle supposait en lui : mais si ces qualités, sur lesquelles se fondait la tendresse d'Hélène n'existaient pas, était-ce bien assez pour la mériter, que d'avoir des formes agréables et une conversation spirituelle ?

Hélène ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle ne serait pas aussi heureuse qu'elle l'avait imaginé ; mais elle se

flatta (car elle était jeune, et elle avait cette activité d'espérance, ce penchant à croire tout ce qui plaît, qui n'abandonne jamais un cœur bon et sensible), elle se flatta qu'il était encore en son pouvoir d'augmenter le nombre de ses chances de bonheur. Elle s'était promis que sir William la seconderait dans la pratique de ses vertus, et qu'il partagerait ses plaisirs. Pour n'avoir pas atteint son but sous le premier rapport, elle ne désespéra pas de réussir dans son second projet, et de parvenir, par cette voie détournée, à rendre son mari tel qu'elle souhaitait. En conséquence elle contribua, autant qu'il était en son pouvoir, à exécuter le dessein qu'il avait formé de lui faire construire une laiterie. Mais l'ostentation déplacée qu'il déployait dans la construction de cette fabrique, et l'affectation avec laquelle il voulait paraître consulter sans cesse

sa femme, tandis qu'il montrait le mécontentement le moins équivoque, lorsque son goût n'était pas en tout conforme au sien, lassèrent la pauvre Hélène de sa laiterie long-temps avant qu'elle fût achevée, et jamais elle n'y but une jatte de crème qui ne lui rappelât la personnalité, la violence, ou la jalousie de sir William.

Chaque jour lui apportait de nouvelles preuves qui ne lui permettaient pas de douter que celui qu'elle s'était engagée à aimer et à respecter, n'eût tous ces défauts.

Il ne faisait de dépenses que pour se satisfaire lui-même. Ses libéralités arrivaient à la vérité jusqu'à Hélène, parce qu'il mettait dans ce moment presque tout son orgueil à la voir bien parée et ne manquant de rien; mais elle ne tarda pas à découvrir qu'il regarderait sûrement comme un crime, les plaisirs innocens et dignes

d'éloges dont il ne serait pas le principal objet.

Des manières les plus douces et les plus polies, elle le voyait passer fréquemment, pour la plus légère provocation de la part d'un domestique, à l'emportement et à la fureur; et il lui était impossible de ne pas remarquer qu'il prenait envers ses inférieurs le ton le plus dédaigneux, et qu'il en était véritablement le tyran.

Hélène était l'objet de l'admiration et de l'amour du voisinage: sa jeunesse et son humeur enjouée la portaient à accepter toutes les parties de plaisir qui lui étaient offertes, et à en provoquer elle-même par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Sir William lui donna bientôt à entendre, car personne n'était plus prompt à trouver un sujet de contrariété, que tant de gaieté et tant de fêtes lui déplaisaient; et elle se con-

fin a aussi-tôt dans l'intérieur de sa maison. Un pareil sacrifice ne lui aurait rien coûté, si son mari avait eu quelque motif raisonnable de l'exiger : mais la certitude qu'elle sacrifiait quelques jouissances agréables à l'hydre de la jalousie, lui fut extrêmement pénible.

On demandera de qui sir William était jaloux : il l'était de tout le monde, et de tout ce qui pouvait contribuer aux plaisirs d'Hélène, lorsqu'il n'en avait pas eu l'idée, ou qu'il n'y était pour rien.

Des événemens de tous les jours donnaient de la consistance, et justifiaient déjà tous les soupçons désavantageux pour sir William, qui, avant son mariage, s'étaient élevés d'une manière vague et indécise dans l'esprit de sa femme ; et il n'y avait pas encore six mois qu'Hélène était mariée, qu'il lui fallut faire la tâche dif-

ficile de tenir sans cesse en haleine, par tous les artifices qui étaient en son pouvoir, son affection pour un homme qui, s'il avait voulu, serait parvenu, dans la moitié moins de temps, à s'assurer à jamais la possession d'un cœur qui ne voulait que lui appartenir; mais les efforts de sir William paraissaient tendre, si réellement ils avaient quelque objet, plutôt à détruire, qu'à exciter et à nourrir l'amour.

Hélène savait qu'elle ne serait heureuse, qu'autant qu'elle conserverait dans son cœur de tendres sentimens pour son mari; elle craignait même que l'accomplissement de ses devoirs ne dépendît aussi de cette condition. Elle avait été élevée à l'école de l'adversité, et s'était montrée capable des plus grands sacrifices, et de la résignation la plus docile, mais alors elle trouvait, dans un père qui l'ai-

maît avec la plus vive tendresse, un consolateur affectueux, un panégyriste éloquent. Dans les momens les plus cruels, lorsque ses efforts étaient plus difficiles, elle avait recours à lui; et les consolations et l'approbation qu'il lui donnait, l'encourageaient, diminuaient l'amertume de ses chagrins, et la soutenaient dans le sentier épineux de la vertu. Les épreuves qu'elle s'attendait à subir ne lui promettaient pas de semblables secours, de pareils encouragemens. Son premier devoir était de s'interdire toute plainte: oublier les rigueurs de sa destinée, et garder sur ses malheurs un silence inviolable, telle était la conduite qu'elle devait tenir désormais.

Cependant, lorsque tout lui faisait sentir qu'elle était malheureuse, comment pouvait-elle se le dissimuler? lorsqu'elle souffrait, comment se taire?

Trompée dans son attente, pouvait-elle se donner un air satisfait? Comment enfin conserver de l'amour pour sir William, lorsqu'il perdait à ses yeux tout ce qui le lui avait rendu estimable? C'était pour Hélène autant de motifs d'inquiétude qui l'agitaient à-la-fois, et elle avait encore un autre sujet de chagrin qui l'occupait bien davantage.

Ne pouvant pas aimer, il était impossible qu'elle se trouvât heureuse d'être aimée. Elle sentait qu'elle ne devait ni à ses vertus, ni à son esprit, la passion que sir William avait pour elle. Chaque jour elle acquérait la certitude que le desir qu'il avait montré dans les premiers momens de leur liaison, de se bien assurer de la bonté de son caractère, desir qu'elle avait considéré avec joie comme une preuve qu'il ne l'aimait que pour ses qualités, et que par conséquent il s'attache-

rait à elle davantage, à mesure qu'il la connaîtrait mieux, lui avait été suggéré par le plus pur égoïsme, par la crainte que, sous les apparences de la docilité, elle ne cachât une humeur impérieuse. Quant à lui, il trouvait dans un esprit raisonnable la garantie de la paix de sa maison, dans de bons principes, une sûreté pour son honneur; et voulant avoir une femme par système et pour se donner un héritier, il n'avait pas poussé plus loin ses recherches.

Il avait fixé son choix sur Héléne, parce qu'elle se distinguait particulièrement par son extrême douceur, et par sa bonté parfaite. Son intention avait toujours été de se choisir une femme avant d'en être devenu amoureux. Héléne, qui d'abord lui avait paru plus agréable que belle, semblait plus propre à lui plaire qu'à enivrer ses sens; il put croire qu'il se-

rait toujours auprès d'elle maître de lui-même ; mais quoique du premier coup-d'œil elle ne s'emparât pas d'un cœur, ses séductions n'étaient pas moins dangereuses. Les agrémens de sa conversation, les graces de sa personne, sa franchise, sa modestie, son ingénuité, tout conspirait pour rendre inutile la résistance qu'on aurait voulu lui opposer, et pour lui donner sur les cœurs cet empire que la beauté seule ne donne pas. Sir William l'aimait passionnément, et pour qu'il n'eût plus rien à désirer, ou pour endormir sa jalousie, il aurait fallu qu'elle le payât du plus tendre retour.

Raisnable comme elle l'était, Hélène n'aurait pu se passionner pour personne : un être parfait à tous égards ne lui aurait inspiré qu'un sentiment approuvé par sa raison ; il était par conséquent de toute impossibilité

qu'elle devînt éperdument amoureuse d'un homme qui perdait chaque jour ses droits à l'estime qu'elle s'efforçait de lui conserver, non-seulement par sa conduite envers les autres, mais encore par celle qu'il tenait envers elle-même.

En aimant, sir William avait conservé la crainte d'être dupe; de sorte qu'on pouvait dire que sa tendresse n'était qu'un piège, et sa complaisance qu'un véritable despotisme; et Hélène, qui avait cherché dans le mariage un ami, y trouvait tour-à-tour un amant et un maître.

C H A P I T R E I X.

C E fut à faire ces pénibles découvertes qu'Hélène employa les six premiers mois de son mariage.

Dérangée dans ses projets de bien-

faisance, trompée sur le caractère de son mari, mécontente d'elle-même, elle était quelquefois tentée de se reprocher son mariage avec sir William; mais son bon sens la détournait bientôt de cette pensée.

Elle savait qu'en ne s'écartant pas des principes, elle n'était pas responsable des événemens. Son erreur ne provenait pas d'un manque de réflexion, d'une démarche trop précipitée, ni d'aucun motif qui blessât les convenances. Elle repassa dans son esprit toute sa conduite, et trouva que, placée de nouveau dans les mêmes circonstances, et éclairée des mêmes lumières, elle se conduirait comme elle avait déjà fait. Cela lui donna un peu d'assurance et de repos. Elle resta persuadée que ce qui était approuvé par la raison, devait nécessairement avoir un résultat capable de satisfaire une créa-

ture raisonnable; et elle chercha à tirer de sa position le meilleur parti possible.

Elle considéra qu'elle se trouvait dans une hypothèse toute particulière; qu'un mauvais mariage pouvait être la suite du plus ardent amour, comme celle de l'ambition et de l'avarice; que la prévoyance la plus active ne le prévenait pas plus, que la prudence n'y pouvait ensuite porter remède. Si les liens qu'elle avait formés offraient un exemple de l'insuffisance de la réflexion la plus froide pour éviter toute méprise, le choix de son père prouvait également qu'il ne fallait pas s'abandonner à ses passions.

« Il y a des maux, disait-elle, qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éloigner de nous, et auxquels la pureté même de nos intentions ne saurait nous soustraire. Tout notre mérite

consiste dans la manière dont nous nous y soumettons; et c'est de notre résignation que dépend le bien ou le mal qui en résulte pour nous ».

Cette réflexion amenait à sa suite les plus vives inquiétudes. Hélène avait d'elle-même toute la défiance que donnent la véritable modestie et le desir de toujours bien faire. Pour se mettre à l'abri de ressentir ses peines si vivement qu'il lui échappât des regrets qu'elle aurait condamnés, elle évitait avec soin de donner carrière à son imagination, qui lui aurait peut-être exagéré les maux attachés à l'erreur funeste qu'elle avait faite. Elle ne se permettait pas même d'envisager le malheur de sa situation, d'examiner les circonstances qui l'aggravaient et lui donnaient un caractère d'originalité capable de réduire au désespoir l'être le plus sage et le plus patient. Elle repoussait à-la-fois

celles de ses pensées qui s'élançaient dans l'avenir, et celles qui revenaient sur le passé. Enfin elle acceptait sans se plaindre, le surcroît de peine qui venait à chaque instant augmenter ses souffrances.

Si la mauvaise humeur de sir William, ou sa tendresse (car les effets étaient souvent les mêmes, quoique les causes fussent bien différentes), excédaient les bornes de sa patience, ou la détournaient des plaisirs qu'elle aurait préférés, elle cherchait un autre moyen, moins direct à la vérité, d'arriver à son but. Elle s'efforçait de le désarmer, de l'adoucir par sa complaisance et par sa gaité, et de répondre à son amour par l'expression du sentiment le plus tendre; mais c'était la partie la plus difficile de sa tâche. Si elle avait pu estimer son mari, elle aurait peut-être supporté sa dureté et l'exigeance avec la-

quelle il la traitait; elle aurait même espéré d'en triompher : mais en cessant d'avoir de l'estime pour lui, elle avoit perdu cette espérance; et la perte de cette espérance lui avoit ôté tous les moyens de répondre à la passion dont elle étoit l'objet, autrement que par les témoignages d'une tendresse affectée.

Ainsi Hélène, avec un cœur pur et sincère, se voyoit obligée de se faire de l'hypocrisie une vertu : mais ce déguisement, qu'on aurait justement reproché à d'autres comme un crime, n'étoit pour elle qu'un nouveau malheur.

Un voyage à Londres interrompit momentanément le cours des contrariétés qu'elle éprouvoit, et la soulagea un peu du poids des devoirs difficiles qui lui étoient sans cesse imposés. Le spectacle de la capitale, la vivacité des plaisirs qu'on y goûte, le luxe

qu'elle offre, et l'aliment qu'elle donne à la curiosité, occupèrent son esprit d'une manière agréable. Sir William parut lui-même y perdre aussi beaucoup de la mauvaise humeur qu'il avait à la campagne. il semblait que son ame s'y agrandît. On aurait dit que l'air de Londres convenait mieux à son caractère, et qu'il n'était propre qu'à faire ressortir ses qualités aimables. Sir William y reprit sa libéralité et sa gaîté. Il y dépensait son argent sans contrainte et pourtant sans prodigalité. Sa maison était ouverte à la meilleure compagnie. L'élégance et le goût y régnaient; sa table était servie avec délicatesse, et il en faisait parfaitement les honneurs.

Mais le motif qui le dirigeait ne convenait pas du tout à Hélène, qui aurait bien voulu lui donner d'autres idées sur la manière de dépenser son revenu, et qui les suivait elle-même

pour tout ce qu'elle avait en sa possession. «Voilà, lui disait-il quelquefois, voilà ce qui s'appelle jouir de la vie et de la fortune. Je regrette chaque guinée que je dépense à la campagne. Je ne puis souffrir que mon argent soit employé par de stupides paysans, à acheter une boisson grossière comme eux, et un pain plus grossier encore, ni qu'il me serve à solliciter une popularité, qui perd celui qui en jouit, et l'avilit en même temps».

«Ce ne serait pas de l'argent dépensé mal-à-propos, lui répondait Hélène, que celui que l'on répandrait même à la campagne, soit pour secourir le développement des richesses et des beautés de la nature, soit pour secourir les infirmes et les vieillards».

«Quelles beautés dans la nature sont comparables à celles qu'on trouve dans Hyde-Park, et dans les jardins de Kensington ? et quels secours les

loix sur la mendicité n'assurent-elles pas aux pauvres? Il n'y a point en Europe de pays où l'on ait autant pourvu à leurs besoins qu'en Angleterre, ou qui puisse le lui disputer en établissemens publics destinés au soulagement de tous les maux qui affligent l'humanité. J'approuve les motifs qui ont déterminé ces diverses fondations; mais j'ai fait tout ce que je devais faire en y contribuant pour ma part, selon mes facultés. Je n'ai point cherché à me soustraire à cet appel à ma bienfaisance; mais je suis persuadé que les aumônes particulières ne produisent d'autre effet que d'entretenir les paresseux, et d'augmenter pour ceux qui les font, la taxe imposée par le gouvernement ».

Hélène n'insistait pas, parce que toutes ses représentations auraient été inutiles. Elle se contentait de songer en elle-même que celui qui n'hésitait

pas à dépenser deux cents francs pour passer à Londres une soirée agréable, trahissait la vérité, lorsqu'il disait qu'il ne devait plus rien à ceux de ses semblables qui manquaient des choses les plus nécessaires à la vie.

Une des maximes favorites de sir William, était que l'argent employé en objets de luxe avait un plus grand motif d'utilité que celui que l'on distribuait en aumônes; et lorsqu'il passait avec Hélène devant des boutiques riches et brillantes, il les lui montrait d'un air triomphant, et lui demandait si elle ne croyait pas que ceux qui contribuaient à les soutenir, fussent infiniment plus utiles à la société, que toutes les bonnes ménagères et toutes les dames de charité qui eussent jamais existé.

Hélène avait trop de raison pour discuter avec l'égoïsme et de vains préjugés. Elle lui répondait: « Si tout

le monde était à Londres, mon cher sir William, votre réflexion serait parfaitement juste : mais, après avoir contribué de tout son pouvoir à l'entretien des manufacturiers qui créent pour le riche des moyens de subvenir à des besoins factices, il reste encore un grand nombre de gens qui mourraient de faim, si ceux qui ont de grands biens ne détournaient pas de temps en temps leurs regards de dessus les boutiques, pour les fixer sur les chaumières ».

Ces sortes d'entretiens diminuaient beaucoup le plaisir qu'Hélène aurait goûté à se promener dans la ville; elle finit par feindre de partager les opinions de son mari; elle prit plus de soin de sa toilette; elle devint plus recherchée dans sa parure; elle se livra à tous les amusemens de son âge; elle chercha enfin à justifier, par tous les moyens qui étaient en

son pouvoir, le goût de sir William, et à tenir son rang dans la société où il l'avait introduite.

Dans l'espèce de cohue où elle vivait, il n'était pas probable qu'elle fit un choix qui pût alarmer la jalousie de son mari, ou blesser son amour-propre : elle n'avait pas le temps de connaître assez aucun de ceux qui l'approchaient, pour s'y attacher. Les plaisirs se succédaient sans aucune interruption, et sa santé et ses forces suffisaient à tout ; mais en même temps elle avait l'esprit trop vif et trop bien cultivé pour ne pas rencontrer, au milieu des hommes étourcis et frivoles qui peuplaient les salons où elle était invitée, des occasions de perfectionner son jugement par les observations et l'expérience.

Si elle se trouvait déplacée dans un monde que sa jeunesse, sa beauté

et tous les avantages avec lesquels elle y paraissait , auraient dû lui rendre extrêmement agréable, ce n'é-
 tait pas par un retour sur le passé,
 mais par le chagrin secret que lui
 causait la connaissance du véritable
 caractère d'un homme dont dépend-
 dait son bonheur, et avec qui elle
 devait passer sa vie. Pour être heu-
 reuse, il fallait absolument qu'elle
 aimât ceux avec qui elle vivait. Le
 caractère de sir William s'y oppo-
 sait ; de sorte qu'avec tous les dons
 qui peuvent embellir la vie et en faire
 le bien le plus précieux, elle était mal-
 heureuse.

Mais elle ne l'était pas seule. Henry
 n'avait pu retrouver le repos, quoi-
 qu'il n'eût plus rien à espérer, et qu'il
 eût supporté avec courage la perte
 de ses espérances. Le mariage de lady
 Almeria avait été pour lui un soula-
 gement momentané ; mais, de même

que le relâchement de la fièvre augmenté souvent une maladie, son amour semblait avoir pris ensuite une nouvelle force. Vainement sa raison lui disait-elle que quand bien même Hélène n'eût pas été mariée, une autre lady Almeria aurait succédé à celle qu'il ne craignait plus; une sorte d'espoir, que peut-être on n'aurait pas poussé plus loin cette persécution, s'offrait à lui sans cesse, et lui déchirait le cœur.

« Il en sera ce qu'il plaira au ciel, se disait-il à lui-même; le sort en est jeté. Je ne puis échapper à ma destinée; je suivrai la route que je me suis tracée ».

A la suite de cette résolution, il était allé visiter sa famille qui l'avait fort bien accueilli; il s'était même efforcé de répondre aux marques d'attachement qu'on lui donnait, et de s'occuper de ceux qui l'entou-

raient; mais ce n'était plus ce même Henry d'autrefois. Sa gaité, sa pétulance, la sociabilité de son caractère, et son air ingénu et ouvert avaient entièrement disparu. Une gravité inaltérable en avait pris la place, et une réserve extrême, une froide indifférence caractérisaient toutes ses actions. Il paraissait cependant être plutôt dégoûté des plaisirs de son âge, que porté à les fuir. Incapable de s'intéresser à quoi que ce fût, il ne songeait qu'aux peines de son cœur. Quelquefois il rougissait de se laisser abattre ainsi par la douleur, et alors il faisait quelques efforts pour reprendre son ton naturel. Il imaginait même que cela lui deviendrait plus facile s'il pouvait revoir Hélène, et s'accoutumer à sa présence. « Désormais, disait-il, elle ne doit plus rien être pour moi : je ne dois en conserver que le souvenir chéri d'un bien inestimable

que j'ai perdu pour jamais. Je veux me familiariser avec ses traits adorés; ce peut être un moyen de diminuer l'amertume de mes regrets ».

Encouragé par cette espérance, il se rendit à Londres, et il lui fut facile de voir Hélène tous les jours, sans en être apperçu : sa présence le jetait dans un trouble inconcevable; mais enfin, après avoir pendant long-temps éprouvé en la voyant la plus vive émotion, il se crut plus sûr de lui-même, et se décida à l'accoster. Il se souvenait encore des derniers mots qu'il l'avait entendue prononcer : « Je » ne vais nulle part où vous ne puissiez m'accompagner, si vous le voulez ». Il pouvait donc la voir encore, la voir en qualité d'ami; et l'amitié d'Hélène était plus précieuse que l'amour de la femme la plus aimable.

Un soir qu'elle sortait de l'opéra,

suivie de lady Almeria, il alla l'attendre à la porte de sa loge.

« Voyez, voyez donc, s'écria lady Almeria, la désolation en personne ! savez-vous que vous avez presque tué cet homme-là » ?

Hélène s'arrêta involontairement. Il lui fut impossible, pendant quelques minutes, de faire le moindre mouvement. Mais Henry, qui avait étudié sa leçon, s'approcha d'elle. Il avait plutôt l'air d'une personne qui était accoutumée à la voir tous les soirs, que d'un amant qui rencontrait pour la première fois, depuis qu'il en avait été séparé, l'objet chéri que le destin cruel avait arraché d'entre ses bras, sans pouvoir le bannir de son cœur.

Il lui demanda des nouvelles de sa santé, si l'opéra lui plaisait, s'il pouvait lui être bon à quelque chose; et tout cela, avant qu'Hélène, surprise et affligée de la gravité et de la froi-

deur de ses manières, eût pris assez d'empire sur elle-même pour lui répondre un seul mot.

« Quel air vous avez aussi ! ajouta lady Almeria en éclatant de rire. — Mon cher, elle se porte fort bien ; elle a été enchantée de l'opéra ; et si vous voulez faire appeler notre voiture, vous nous obligerez beaucoup ».

Henry disparut comme un trait lancé par un bras vigoureux. Malgré tous les apprêts qu'il avait faits, et tout le courage qu'il avait rassemblé, cette rencontre était encore au-dessus de ses forces, et il n'aurait pas pu la supporter plus long-temps.

« M. Villars a l'air bien malade » ! dit Hélène en s'efforçant de revenir à elle-même.

« Et lady Ackland ? reprit l'impitoyable lady Almeria : si vous la voyiez, vous ne pourriez la reconnaître. Tenez, mon enfant ; respirez

L'odeur de ce flacon. Si les imbécilles qui se disputaient hier au soir pour savoir si vous mettiez du rouge, étaient ici, leur pari serait déjà décidé ».

« Que dites-vous donc ? je n'ai besoin ni de sels ni d'essences ».

« Ah, mon dieu, non ! Allons, n'ayez pas peur ; je n'en dirai rien au vieux mari ».

« Je vous supplie, lady Almeria, reprit Héléne avec vivacité, de ne pas parler ainsi. Vous savez que je ne le souffrirais pas ».

« Eh bien ! je lui dirai tout : cela vous fera-t-il plaisir ? On ne sait comment s'y prendre avec vous autres gens à sentimens ».

Au même instant quelques personnes de leur connaissance les accostèrent, et leur demandèrent si elles voulaient qu'on appelât leurs domestiques. Héléne accepta cette offre avec reconnaissance ; mais lady Almeria

prit aussi-tôt la parole : « Pouvez-vous, lui dit-elle, être si insensible ! ne savez-vous pas que votre pauvre victime s'acquitte dans ce moment de la même commission ? Si vous partez sans qu'il vous ait revue, vous le réduirez au désespoir ».

Henry revint à l'instant même. Il annonça que la voiture attendait devant la porte, et il prit la main d'Hélène pour l'y conduire. Ce fut avec quelque peine qu'il parvint à lui faire traverser la foule ; et les soins que cela exigea de lui, et la difficulté qu'elle-même éprouvait à le suivre dans le passage qu'il lui frayait, leur épargnèrent à tous les deux un bien plus grand embarras, dont ils ne seraient pas sortis avec si peu d'efforts.

Au moment où elle montait dans la voiture, il lui demanda : « Pourrai-je vous rendre une visite ? Me présenterez-vous à sir William ? »

« Sans doute, répondit-elle; avec le plus grand plaisir ». Elle ne put pas en dire davantage, car lady Almeria la suivait, et la voiture partit presque aussi-tôt.

C H A P I T R E X.

LADY Almeria accompagna Hélène jusques chez elle; et, chemin faisant, elle n'épargna pas ses plaisanteries sur ce qui s'était passé. Hélène avait du monde à souper; mais comme il était d'assez bonne heure, personne n'était encore arrivé; de sorte qu'elles trouvèrent sir William seul, qui avait dîné en ville, et qui n'était rentré que depuis très-peu de temps.

Hélène aurait bien préféré de ne pas prononcer le nom de Henry devant lady Almeria; mais comme elle

était sûre qu'il serait question, dans le cours de la soirée, de sa rencontre avec lui, elle jugea qu'il était plus prudent d'en parler elle-même de l'air le plus indifférent qu'il lui serait possible de prendre.

« M. Villars s'est approché de moi à la sortie du spectacle, dit-elle à sir William, et il m'a témoigné le desir de vous être présenté ».

« Oh ! je voudrais que vous les eussiez vus tous les deux, s'écria lady Almeria, lui si sérieux, si grave, et elle si pâle, et se faisant l'un à l'autre les plus froides politesses ; vous auriez juré qu'ils ne s'étaient pas vus depuis trois cents ans, et qu'ils n'éprouvaient aucun plaisir à se revoir. En vérité, je ne m'étonne plus qu'Hélène vous ait choisi, si elle a pu deviner le moins du monde ce que Henry deviendrait ; car je vous assure que vous êtes dix fois plus agréable que lui ».

« Avez-vous promis à M. Villars que vous me le présenteriez » ? dit gravement sir William sans regarder lady Almeria.

« Oui », répondit Hélène.

« Pourquoi donc cette question, interrompit lady Almeria ? Auriez-vous quelque motif de vous y opposer ? Vous savez bien qu'Hélène l'a abandonné pour vous ».

« Que de folies vous dites, lady Almeria » ! reprit Hélène, dans l'intention de lui imposer silence.

« Et certainement, rien de tout cela n'est vrai », ajouta gravement sir William. Dans ce moment, au grand contentement d'Hélène, il arriva du monde, et la soirée se passa comme à l'ordinaire.

Lorsqu'ils furent sur le point de se retirer chacun dans leur appartement, Hélène remarqua dans le maintien de sir William, un embarras et

une préoccupation qu'elle n'avait jamais vus en lui depuis leur arrivée à Londres. Elle s'efforça d'abord de le distraire par beaucoup de gaieté; mais il la regardait avec des yeux inquiets; il paraissait avoir des soupçons sur elle, et gardait un morne silence. Elle ne sut d'abord si elle lui laisserait appercevoir qu'elle remarquait ce changement, ni si elle chercherait à regagner sa confiance et à dissiper son chagrin par les protestations d'un attachement inaltérable.

Les choses étaient bien changées depuis la dernière fois qu'elle avait vu Henry, avant la rencontre de l'opéra, et que cette conduite lui avait réussi. Elle estimait alors sir William; elle l'aimait tendrement. Depuis, il avait presque entièrement perdu son estime et son amitié. Elle aurait pu, sans blesser la vérité, promettre une

fidélité inviolable; mais parler d'un attachement qui n'existait plus, lui semblait joindre la fausseté à une indifférence déjà bien rigoureuse. Son cœur lui avait suggéré les protestations qu'elle avait faites la veille de son mariage. Dans ce moment, elle ne les aurait répétées qu'avec une extrême froideur. Elle avait eu pitié des craintes qu'il lui avait témoignées à une époque où il était censé la moins bien connaître: mais les soupçons que lui inspirait évidemment ce qui s'était passé dans la soirée, lui parurent injurieux; elle les regarda comme de nouvelles preuves d'un égoïsme et d'une petitesse d'esprit, dont elle avait chaque jour sujet de déplorer les effets.

Son indécision sur le parti qu'elle prendrait se prolongea tellement, qu'avant qu'elle se fût apperçue de son propre silence, il était devenu

aussi remarquable que celui de son mari; et ils se retirèrent tous les deux pour se coucher, également peu disposés au sommeil.

Quelques momens d'une pénible méditation, rendirent à Hélène le calme dont son esprit jouissait ordinairement.

Malgré l'impression douloureuse qu'avait faite sur elle le changement qui s'était opéré dans le caractère de Henry, et quoiqu'elle fût alarmée, et en quelque sorte offensée des soupçons auxquels sir William s'était livré, cependant la certitude que sa conduite ne trahirait pas ses regrets, et l'espérance que le temps apporterait quelque remède à la jalousie dont elle était menacée de devenir la victime, lui donnèrent la force de bannir de son cœur tout ressentiment, et de retenir l'expression de la contrainte qu'elle s'imposait, au point qu'il était

impossible d'en appercevoir aucune trace dans son air ni dans son maintien. En réfléchissant sur sa position, tout n'avait pas été cependant au désavantage de sir William : elle ne lui demandait autre chose que de se laisser aimer.

Le cœur qui peut former de pareils vœux n'est pas loin de les accomplir pour sa part ; et ce fut avec une tendresse sincère que, le lendemain, Hélène proposa à sir William de faire hors la ville une promenade de quelques milles, dont il avait parlé depuis peu de jours : mais il s'y refusa d'un air dédaigneux et indifférent, disant qu'il avait d'autres engagements.

Il alla ailleurs en effet ; car il quitta Hélène immédiatement après le déjeuner, et elle ne le vit plus de toute la matinée.

Hélène s'était d'abord proposé d'employer ce temps à quelques oc-

cupations domestiques; mais le trouble où l'avait jetée la conduite de sir William, et les conséquences pénibles qu'elle en avait déduites, lui firent craindre de rester pendant plusieurs heures vis-à-vis d'elle-même. Après le départ de son mari, dès qu'elle eut réussi à rasseoir un peu ses esprits, elle donna l'ordre d'atteler sa voiture, et ne cessa ses courses dans la ville que le plus tard qu'il lui fut possible.

A son retour, la première carte de visite qu'on lui remit, fut celle de M. Villars: elle s'en occupa peu, parce qu'on lui apprit presque aussi-tôt que sir William n'était pas encore rentré.

Ils étaient engagés à dîner chez lady Almeria; mais Hélène, après avoir attendu sir William jusqu'à ce que l'heure du dîner fût passée, conçut de si vives inquiétudes sur cette absence, qu'elle fut absolument hors

d'état de tenir sa promesse. Elle s'en excusa sous le prétexte d'une indisposition soudaine; et, le cœur oppressé de conjectures et de craintes qu'elle osait à peine qualifier, elle attendit, avec une impatience qu'elle n'avait jamais éprouvée, l'arrivée de son mari.

Sa pendule sonnait neuf heures, lorsqu'elle entendit sir William frapper à la porte. Elle vola aussi-tôt au-devant de lui jusques sur le palier, et lui dit en lui prenant la main : « Que je suis heureuse de vous voir ? Où donc avez-vous été ? »

« Je suis allé chez votre frère, répondit-il froidement; mais je n'ai pas pu y rester, quand j'ai su que vous étiez malade. Comment vous trouvez-vous ? »

« Où avez-vous donc passé toute la matinée ? pourquoi n'êtes-vous pas revenu faire votre toilette ? »

« On m'a retenu fort tard. Je savais que votre frère m'excuserait : mais vous, pourquoi n'êtes-vous pas venue dîner chez lui ? qu'est-ce qui vous en a empêchée ? »

Pendant qu'Hélène lui disait combien elle avait été inquiète d'une si longue absence, il la regardait comme s'il eut douté de la vérité de cette excuse.

« J'aurais cru, reprit-il, que vous n'étiez pas susceptible de vous laisser alarmer si facilement, et que vous saviez résister aux faiblesses de votre sexe. Il est bien malheureux que vous y ayez succombé dans cette circonstance, vous avez manqué l'occasion de voir un ancien ami. — M. Villars était chez votre frère ».

Les yeux d'Hélène se mouillèrent de larmes. « Non, sir William, dit-elle ; je n'ai manqué aucune occasion qui puisse me laisser des regrets, je

vous le jure. Je vois combien vos soupçons vous rendent injuste envers moi : recevez la promesse solennelle que je vous fais ; comptez qu'il ne dépendra pas de moi , que je n'aie vu M. Villars pour la dernière fois ».

« Point de ces résolutions romanesques , s'il vous plaît. Ayez la bonté de ne pas chercher à me rendre ridicule , par l'exaltation de votre vertu. Si M. Villars vous est aussi indifférent qu'il doit l'être , et que vous le dites , pourquoi ne viendrait-il pas chez moi comme toutes vos connaissances et les miennes » ?

« J'aurais pu vous faire la même question , car c'était vous qui sembliez vous y opposer ».

« Vous ne saviez donc pas que M. Villars dût aller aujourd'hui chez votre frère ? et ce n'est pas la crainte de le rencontrer qui vous a retenue chez vous » ?

« Non, sur mon honneur : les motifs que je vous ai exposés, m'ont seuls empêchée de me rendre à l'invitation que j'avais acceptée ».

« En ce cas j'implore mon pardon : j'ai peut-être été trop prompt dans mes conjectures. M. Villars est maintenant une de mes connaissances, vous le regarderez désormais comme tel; et si vous voulez que je croie que vous ne le recevez pas à d'autres titres, vous en ferez votre société, et vous le mettrez de vos parties, comme vous faites pour tous ceux qui ont les mêmes droits à vos attentions ».

C'était presque trop pour Hélène; mais elle répondit en cachant ce qui se passait en elle : « Je ferai toujours tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous satisfaire; si je manque en quelque chose, j'espère que votre amour prendra ma défense et que vous m'excuserez ».

« Ah ! Hélène, dit sir William en lui serrant affectueusement la main ; si vous m'aimiez seulement autant que je vous ai aimée ! mais je suis un insensé d'y prétendre. Je me rends moi-même ridicule... Je vais faire ma toilette, et nous irons ensemble chez M. Curzon : ainsi qu'il ne soit plus question de rien ». En achevant ces mots il passa dans son appartement.

« Hélas ! s'écria Hélène en poussant un profond soupir, il est bien impossible d'aimer cet homme-là » !

Ils trouvèrent lady Almeria chez M. Curzon.

« Eh bien ! vous n'êtes pas du tout malade, dit-elle à Hélène en la voyant ; je n'ai jamais cru que vous le fussiez. Je gagerais ma vie que vous aviez peur de retrouver d'anciennes amours ».

Hélène raconta combien elle avait été effrayée de l'absence inexplicable de son mari.



« Oui, oui; c'est bien naturel. . . .
Je ne crois cependant pas un mot de
tout cela. Nous allons voir si réelle-
ment vous ne craignez rien : voici
l'occasion de le prouver, car il est
ici. Je l'ai amené avec moi, malgré son
sérieux imperturbable; grace à mon
étoile, Mordaunt n'est pas jaloux ».

Quoiqu'elle n'eût pas dit tout cela
en présence de sir William, il était
assez peu éloigné pour n'en avoir pas
perdu un seul mot. Il se répandit alors
dans le salon, et lady Almeria ajouta:
« J'allais partir quand vous êtes arri-
vée. Cette assemblée est triste comme
la rencontre d'un quaker. J'ai voulu
essayer d'arranger un casino; mais
il aurait fallu en mettre de vieilles
douairières, dont la vue seule me
donne des vapeurs. Maintenant que
vous êtes ici, j'aurai du moins avec
qui causer : ou bien, venez avec moi,
faisons un casino, et mettons-en



M. Villars, quoiqu'il vaille en vérité aussi peu que ces vieilles femmes dont je n'ai pas voulu; au reste votre présence le ranimera peut-être un peu ».

M. Villars s'approcha alors, et s'inclinant vers Hélène, il lui dit très-froidement qu'il espérait qu'elle se portait mieux.

« Eh bon dieu ! elle n'a pas eu la plus légère indisposition, répondit lady Almeria, qui ne cessait de parler; je vous l'ai dit tout le long du chemin ».

« Je me flatte que M. Villars ajoutera plus de foi à ce que je lui dirai, reprit Hélène en souriant; je suis parfaitement bien dans ce moment ».

C'était la première fois qu'en parlant de Henry, elle l'appelait M. Villars: il crut que son sang s'était glacé dans ses veines.

« Lady Almeria a la complaisance de répondre pour tout le monde,

dit-il avec un sourire forcé; il n'est pas étonnant qu'ayant tant d'occupation, elle se trompe quelquefois».

« Enfin je vois, repartit l'étourdie, qu'on pourra tirer quelque parti de vous. A votre âge ce serait une folie que de vous condamner ainsi à la douleur. Vous allez jouer avec nous. Je n'ai rien fait encore, et je me suis ennuyée à la mort».

« Sir William jouera aussi », dit Hélène.

« Non, en vérité, reprit lady Almeria avec vivacité. Je dois vous prévenir que j'en ai eu assez pour ma journée : il devient insupportable».

« Croyez-vous que vous me plairez davantage en me parlant ainsi » ?

« Vous ne m'en aimeriez peut-être pas moins; au reste, rien ne m'empêchera de dire ce que je pense».

« Je n'ai pas non plus perdu ce privilège; et je vous avoue franche-

ment que, si vous voulez que je sois de votre partie, il faudra que vous vous rendiez plus aimable».

«Plus aimable ! je serai aimable comme un ange. — C'est une bonne enfant, ajouta-t-elle en s'adressant à Henry ; ainsi, allez ; cherchez-nous un quatrième : mais point de sir William, je vous en prie».

Quoique Henry fût accoutumé au bavardage de lady Almeria, et qu'il sût le peu de cas qu'il fallait faire de ce qu'elle disait, il ne put s'empêcher de remarquer sur la physionomie d'Hélène quelques traces de mélancolie, des signes d'un chagrin secret, et cette observation excita en lui la curiosité d'en connaître la véritable cause. Il revint un moment après, amenant avec lui sir William.

« Vous voyez que j'ai exécuté vos ordres », dit-il à lady Almeria.

« Mes ordres ? Non. Je m'oppose à

ce que les maris jouent avec leurs femmes; sir William, vous êtes le seul ici que j'eusse exclus de notre partie ».

« Il faut donc que je croie, pour m'en dédommager, répondit-il en riant, que vous êtes aussi la seule qui m'eût traité avec cette rigueur. Cependant, je ne peux vous cacher que ce mouvement de vanité de ma part ne me consolera pas du malheur que j'ai de vous déplaire ».

« Votre exclusion n'était pas absolue, elle n'était que relative: c'est en votre qualité de mari que je vous avais excepté ».

« Je vous prie d'être persuadée que je reçois avec reconnaissance, tout ce qu'il y a de flatteur pour moi dans cette ingénieuse distinction. Si vous voulez, nous allons nous réunir, et essayer de battre lady Ackland et M. Villars ».

Le jeu donna un peu plus de liberté à Henry, à Hélène et à sir William, et les mit plus à l'aise ensemble; quoique de temps en temps cette réunion fût pour chacun d'eux un véritable supplice. Depuis cette soirée, Henry fut reçu dans la maison de sir William comme une ancienne connaissance.

C H A P I T R E X I .

COMME Hélène et Henry se voyaient alors presque tous les jours, ils n'étaient plus si émus quand ils se rencontraient; toutefois Henry ne perdait rien de son extrême réserve; il était même impossible qu'il ne s'aperçût pas qu'elle devenait en quelque sorte contagieuse.

D'un autre côté, la raison d'Hélène et son courage succombaient

souvent sous le poids des vexations de tous les jours, que sir William lui faisait éprouver, et l'on en voyait des traces sur sa figure. Mais Henry, qui ignorait tout ce qui se passait, espérait presque autant qu'il le craignait, que l'air rêveur qu'elle avait quelquefois, ne devait être attribué qu'aux souvenirs que sa mémoire lui retraçait. Il souhaitait qu'elle fût heureuse, qu'elle remplît à la rigueur tous ses devoirs; mais il ne pouvait former des vœux pour qu'elle oubliât tout ce qu'il avait souffert pour elle, et qu'elle vît avec indifférence ce qu'il souffrait encore. Cependant rien n'éclaircissait ses doutes. Hélène ne paraissait ni le fuir ni le rechercher; elle s'entretenait familièrement avec lui comme à l'ordinaire; elle le traitait comme son parent et son ami, et l'on aurait dit qu'elle ne se souvenait plus qu'il eût jamais été son

amant ; seulement il voyait souvent des larmes couler de ses yeux , et quelquefois il l'entendait soupirer profondément.

Il tourna toute son attention vers sir William ; mais il n'aperçut rien dans sa conduite , qui lui donnât lieu de soupçonner qu'il rendait sa femme malheureuse. Sir William était en effet un homme impénétrable ; il savait cacher à tout le monde son caractère , et il avait habituellement d'autres manières et un air tout différent en public et en particulier.

Il craignait d'attirer sur lui le ridicule dont on couvre un mari jaloux , et il voulait que ses connaissances , celles sur-tout avec qui il vivait dans une plus grande intimité , fussent persuadées qu'il était très-content du choix qu'il avait fait.

Cependant le poison de la jalousie s'infiltrait chaque jour de plus en plus

dans son cœur. Plus il apprenait à connaître Henry, et plus il trouvait de conformité entre ses sentimens et ceux d'Hélène. Dans des conversations dont le hasard seul offrait le sujet, il était souvent frappé de la coïncidence de leurs opinions. Leurs ames semblaient avoir été jetées dans le même moule; leurs cœurs, battre à l'unisson; et leurs vœux, leurs plaisirs, leurs goûts être les mêmes. On aurait dit que la nature les avait formés l'un pour l'autre, tant elle avait établi de ressemblance et de rapports entre eux: et sir William n'osait pas croire que les vertus dont ils étaient doués, eussent assez d'empire sur eux pour les empêcher de céder au penchant qui tendait à les rapprocher. Cependant l'œil pénétrant de la jalousie ne trouvait rien à reprendre dans la conduite d'aucun des deux.

Il faut convenir qu'en effet elle était

franche et toute à découvert. Sir William ne voyait point que Henry cherchât à se ménager des momens de solitude avec Hélène, ni qu'Hélène affectât de prendre trop ou trop peu d'intérêt aux entretiens qu'elle avait avec lui : mais il s'apercevait à chaque instant que lui-même il perdait ses droits à l'estime de sa femme, parce qu'il savait qu'il le méritait; et il ne trouvait pas naturel qu'Hélène, lorsqu'elle aurait cessé de l'aimer, ne se rappelât pas l'amour qu'elle avait eu pour son cousin. Henry d'ailleurs était si digne de cet amour ! Il était si intimement persuadé qu'il n'y avait pas de femme qui fût comparable à Hélène ! Sir William aurait reçu les preuves les moins équivoques d'une intelligence secrète entre eux, qu'il n'en eût pas été plus certain.

Aussi, lorsqu'il était seul avec sa femme, leurs entretiens se passaient-

ils en reproches indirects, en allusions perfides, et en accusations d'indifférence, qu'une pareille conduite ne servait qu'à justifier.

Helène opposait à tant d'injustice le calme que le bon sens commande, et la plus grande douceur. Elle traitait sir William comme s'il eût été malade, et croyait ne pouvoir le guérir qu'en affectant de ne lui rien cacher.

« Vous avez conçu les soupçons les plus cruels, lui disait-elle quelquefois : et c'est d'autant plus malheureux que, comme ils sont absolument dénués de fondement, je ne sais comment les détruire. Si vous voulez que je conserve dans mon cœur cet amour, que vous vous plaignez si amèrement de voir diminuer, il faut que vous fassiez vous-même quelques efforts pour le nourrir. Les plaintes, les reproches, les calomnies, n'inspirent que

de l'éloignement. Conduisez-moi où il vous plaira, je suis prête à vous suivre jusqu'au bout du monde : là, vous serez du moins assuré que je ne vivrai qu'avec vous et pour vous. Tracez-moi un plan de vie où, quoiqu'éloignée de toute société, je puisse remplir les devoirs qui me sont imposés, et vous me trouverez encore prête à l'exécuter. Mais de grace, cessons de vivre dans un monde où de prétendues jouissances s'offrent à nous de toutes parts, et qui nous rend en effet très-malheureux ; où il est impossible que le genre de vie même auquel vous me forcez, ne soit pour vous la source des peines les plus vives, et n'augmente un mal, qui ne se guérira que par les réflexions que le temps et des observations plus suivies sur mon caractère, vous mettront à même de faire».

C'était un conseil salutaire ; mais

un conseil donné par la froide raison, et non de vives instances dictées par un cœur vivement épris et affligé des soupçons dont on l'accablait : de sorte que sir William s'en indignait plus qu'il n'en profitait.

La retraite d'ailleurs n'était aucunement de son goût : il n'aurait pas été heureux , même avec l'amour d'Hélène, s'il lui avait fallu goûter les douceurs de cet amour dans un désert. Le monde était le théâtre sur lequel ses talens et ses qualités se montraient avec plus d'avantage. Dans la société des savans, chez les grands, à la cour, on l'avait accoutumé à être écouté, admiré ; et c'était - là seulement qu'il trouvait le bonheur. S'il avait été possible qu'Hélène l'y accompagnât, et qu'il eût pu se persuader qu'elle le préférerait à tous ceux qu'elle y aurait rencontrés, il eût été au comble de ses vœux : mais dans

une solitude, la satisfaction de son orgueil manquait à sa félicité; et dans le monde, il lui manquait aussi la certitude d'être aimé comme il voulait l'être. Enfin, plein de cette idée, que le cœur d'Hélène appartenait tout entier à Henry, il résolut de les séparer. C'était plutôt par précaution que pour assurer la guérison des blessures cruelles que la jalousie lui avait faite. S'il avait eu des preuves qu'elle eût immolé son honneur à sa passion pour Henry, il aurait trouvé dans la punition qu'il projetait de lui infliger, sinon un dédommagement, du moins une sorte de satisfaction: tandis que la perte d'un cœur, dont la possession était pour lui du plus grand prix, troublait son repos à jamais et l'affligeait si profondément, qu'aucune vengeance, aucun dédommagement, ni même une distance quelconque mise entre Hélène et

Henry, n'auraient réussi à l'en consoler. La solitude lui parut aussi plus propre à exalter les sentimens dont il la croyait occupée, qu'à leur nuire; de sorte que pour lui offrir des sujets de distraction, auxquels Henry fût étranger, et pour ne pas se priver lui-même du plaisir qu'il trouvait à vivre dans le monde, il la conduisit à Weymouth.

Victime infortunée de ce mélange d'égoïsme et de vanité, Hélène s'était flattée qu'elle obtiendrait la permission d'aller visiter le château de Groby, ou de retourner à Oakley; mais sir William semblait avoir un égal éloignement pour ces deux séjours.

Les bienfaits qu'Hélène répandait à Oakley, et auxquels il n'avait aucun desir de s'associer, lui paraissaient accuser la sensibilité dont il se croyait doué, et il trouvait que Groby était trop intimement lié au souvenir de

Henry, pour ne pas craindre l'impression qu'elle en recevrait en le revoyant.

Hélène quitta la capitale sans se plaindre; mais elle n'alla à Weymouth qu'avec une extrême répugnance. Les mauvais procédés de sir William avaient depuis long-temps dissipé le peu de gaité qu'elle avait apporté à Londres. Les plaisirs qu'offre le séjour de cette ville avaient perdu le mérite de la nouveauté, et avec lui le don d'intéresser un cœur aussi peu satisfait que celui d'Hélène. Les travaux, au contraire, et les amusemens de la campagne, étaient tellement conformes à ses goûts, qu'elle y aurait trouvé sans cesse de l'occupation pour son esprit, et des jouissances pour son cœur. Elle n'espérait plus de pouvoir jamais aimer sir William, ni de rendre à un homme si personnel et si exigeant, cet esprit de justice,

qui seul lui aurait promis encore quelque bonheur, pendant qu'il aurait continué d'avoir pour elle de l'amour; et s'élançant quelquefois dans l'avenir, elle envisageait avec effroi le moment où elle lui serait devenue indifférente.

Mais le bon sens d'Hélène ne lui permettait pas de se tourmenter d'avance par la crainte des malheurs qui pouvaient lui arriver, et elle employait les ressources de son esprit à se persuader que, si elle pouvait obtenir de se retirer à Oakley, soit que William l'y suivît ou non, elle saurait encore se rendre la vie assez douce, en remplissant avec activité les devoirs qui lui seraient imposés. Il lui fallut néanmoins abandonner, pour le moment, toutes ses idées de repos et de plaisirs champêtres, et se préparer à aller vivre dans la dissipation et les fêtes bruyantes, qui se succèdent sans in-

terruption dans un endroit où l'on prend les bains de mer.

Il y avait très-peu de temps qu'elle était à Weymouth, lorsqu'elle eut des motifs de se croire dans un état qu'elle s'attendait qui ferait le plus grand plaisir à sir William.

Pendant les premiers mois de son mariage, il avait souvent témoigné la plus vive impatience de devenir père, et plus d'une fois il s'était plaint amèrement de voir son attente trompée. Hélène jouissant déjà de mille soins délicieux que lui promettaient les devoirs de la maternité, se hâta d'informer son mari, que le dérangement de sa santé lui faisait espérer qu'elle remplirait les vœux qu'il avait inutilement formés pendant long-temps.

Loin de recevoir cette nouvelle avec joie, sir William en fut accablé, comme il l'aurait été d'un malheur imprévu. Il changea de couleur; ses

lèvres éprouvèrent un mouvement convulsif, signe certain de la violence qu'il se faisait, et il eut à peine assez d'empire sur lui-même, pour répondre à sa femme quelques mots de tendresse, et la féliciter.

C'était une véritable énigme pour Hélène : heureusement son innocence trompa sa pénétration ; et après des conjectures, toutes plus alarmantes les unes que les autres, elle s'arrêta à cette supposition, bien pénible sans doute, que sir William n'ayant plus d'amour pour elle, avait perdu en même temps tout desir de se voir uni à elle par de nouveaux liens. Elle se confirma dans cette idée, lorsqu'elle vit que, loin de l'empêcher de monter à cheval, de danser, et de faire de longues courses à pied, il l'y encourageait au contraire ; mais Hélène qui commençait à sentir qu'elle ne pouvait plus être heureuse que par ses enfans,

mit le plus grand soin à ne pas perdre, par une imprudence volontaire, la seule perspective de bonheur qu'on ne pût lui ravir.

Sir William, feignant de ne pas remarquer les précautions qu'elle affectait de prendre, arrangeait chaque jour de nouvelles parties de plaisir, des promenades à cheval, des courses, ou des jeux qui demandaient de la force et de l'agilité. Elle avait une santé robuste, et ne savait comment s'excuser de ne pas accepter ce qu'on lui proposait, sans paraître s'occuper d'elle jusqu'au ridicule, et par un motif auquel personne ne semblait attacher la moindre importance.

Après un séjour de deux mois à Weymouth, sir William forma, avec quelques personnes, le projet de traverser dans toute sa longueur le pays de Galles, d'aller ensuite de Chester à Scarborough, et d'employer ainsi

tout le temps qui s'écoulerait encore jusqu'aux fêtes de Noël, qu'Hélène et lui devaient aller passer un mois dans le Devonshire, avec le jeune Mordaunt et lady Almeria.

Hélène se hasarda à demander un peu de repos, et parla d'Oakley; mais sir William lui dit que le voyage lui ferait du bien, et qu'il n'avait tout arrangé ainsi que par rapport à elle.

Dans l'espoir que lorsqu'ils seraient à Scarborough, elle réussirait à persuader sir William de faire une visite au château de Groby, qui n'était pas beaucoup plus avancé vers le nord de l'Angleterre, elle se sentit moins d'éloignement pour ce qu'on lui proposait. Elle fit part de cette idée à son père, et cela lui suffit pour trouver beaucoup d'agrément, dans l'exécution d'un projet qui, autrement, aurait été pour elle une source intarissable de contrariétés. Mais quand on

arriva à Scarborough, sir William déclara que la saison était tellement avancée, qu'aucune considération ne le déterminerait à faire un mille de plus vers le nord; et sous ce prétexte, il retourna à grandes journées dans le Berkshire.

Hélène, fort heureusement, avait peu souffert de tous ces voyages. Quand elle se vit de nouveau à Oakley, elle aurait bien voulu pouvoir y rester quelque temps: sir William ne tint aucun compte de ses desirs. A peine arrivé, il se montra impatient d'aller à Stanton-Park, et ils partirent pour s'y rendre.

Lady Almeria avait rempli sa maison d'une nombreuse société de jeunes gens à la mode, tous plus frivoles et plus dissipés les uns que les autres. La chasse, les courses à cheval, les volans et tous les exercices agréables occupaient la matinée: le soir on se

livrait aux plaisirs d'une table abondamment servie; on jouait gros jeu, et ceux qui ne jouaient pas dansaient ou faisaient de la musique. L'amour s'y montrait sous toutes les formes et à tous les degrés, depuis l'humble berger, timide, soupirant et jaloux, jusqu'à la coquette étourdie qui se joue des sentimens qu'elle feint d'éprouver.

Le jeune Mordaunt et lady Almeria avaient cessé depuis long-temps, de conserver même les apparences de la passion qui leur avait fait faire ensemble, en si peu de temps, le voyage d'Écosse. Mais en cessant de contribuer mutuellement à leurs plaisirs, ils étaient tombés dans l'excès contraire, et ils avaient perdu jusqu'au souvenir de ce qui s'était passé entr'eux. Le mari n'avait pour sa femme aucun égard, aucune attention; de son côté, sa femme le traitait avec la plus froide

indifférence. Il faisait des coquette-
ries à la première femme tant soit peu
jolie qui voulait l'écouter, et elle fo-
lâtrait avec tous les agréables qu'elle
rencontrait dans son chemin.

Elle était accouchée depuis peu
d'une pauvre petite fille qu'elle avait
abandonnée à des soins mercenaires,
et qui était bien rarement visitée par
sa mère. Avec un semblable spectacle
devant les yeux, dans une maison qui
offrait une si vaste carrière à de justes
censures, la chaumière de la nour-
rice était le refuge d'Hélène : elle y
passait chaque jour plusieurs heures.

Depuis le séjour de Weymouth, sir
William semblait avoir beaucoup
perdu de son amour pour sa femme ;
néanmoins il ne pouvait, dans le cer-
cle dont elle était alors environnée,
s'empêcher de remarquer la supério-
rité que lui donnaient sa raison et ses
rares qualités. Il en fut saisi d'admi-

ration ; il parut se rapprocher d'elle avec plaisir , et souvent il allait la chercher chez cette nourrice, où elle restait pendant la plus grande partie de la journée.

Hélène , qui ne perdait jamais de vue le desir vertueux qu'elle avait de donner d'elle à sir William une opinion qui le rendît plus estimable à ses yeux , et qui ranimât dans son cœur des sentimens qu'elle n'avait plus pour lui , sentit renaître ses espérances à l'approche du moment désiré où des soins et des jouissances domestiques fixeraient son mari auprès d'elle. Elle se réjouissait à l'avance de le voir quitter la vie dissipée et même viciense qu'il menait , pour se rendre à son ménage , et venir la chercher dans la retraite innocente où elle se renfermerait pour nourrir son enfant. Quelquefois cédant à un mouvement de tendresse et d'abandon , elle s'amusait

à lui mettre dans les bras sa petite nièce, et à le faire jouer avec elle, comme si elle eut voulu goûter, par anticipation, le plaisir qu'ils éprouveraient tous les deux lorsqu'ils auraient un enfant avec qui ils pourraient jouer de même, et qui leur appartiendrait : mais il ne se prêtait pas long-temps à cette douce illusion ; s'il suivait Hélène chez la nourrice, c'était pour ne pas la quitter, et il n'allait l'y chercher que pour l'en ramener aussi-tôt.

C H A P I T R E X I I.

HÉLÈNE était déjà depuis plus d'un mois à Stanton-Park ; et le peu d'agrémens que lui offrait la société qu'on y avait rassemblée, ou plutôt l'éloignement que lui inspiraient la plupart des personnes qui la composaient, l'a-

vaient conduite naturellement à renfermer, pour ainsi dire, ses charmes et ses talens dans une réserve polie, qui empêchait tous ceux qui l'approchaient de se familiariser le moins du monde avec elle.

M. Villars survint.

A la ville, jamais elle ne l'avait mieux traité que tous ceux qui fréquentaient sa maison. Il'était difficile en effet, dans des cercles nombreux, et où chacun cherchait à se montrer sous les dehors les plus avantageux, de distinguer personne, quelques motifs que l'on eût d'ailleurs de le faire : mais dans cette maison de campagne de lady Almeria, où la familiarité allait presque jusqu'à la licence, où tous les vices semblaient être en action, et où chacun se faisait gloire de la dépravation de son cœur, Henry obtint, il faut l'avouer, une prédilection marquée. Lorsqu'Hélène

lui parlait, son front se déridait; elle n'avait plus l'air si froid et si réservé; elle perdait toute contrainte; son cœur était sur ses lèvres; son regard s'animait, et le sourire de la confiance et de l'approbation donnait à sa figure une douceur inexprimable.

Henry venait de Groby: jamais elle ne se lassait de parler de son père, de ses sœurs, de ses chers Thorntons. Rien de ce qui se rapportait à eux ne lui paraissait peu intéressant, ou indigne de son attention et de sa curiosité.

A la vérité, elle ne desirait rien tant que de voir sir William se mêler à ces conversations; car elle aurait voulu qu'il y prît un égal intérêt: mais le changement qu'avait opéré en elle l'arrivée de Henry, était pour lui une offense mortelle, et la preuve la plus convaincante de la justesse de ses soupçons.

Depuis ce moment, une haine mortelle avait succédé dans l'ame de sir William à l'amour qu'il avait eu autrefois pour Hélène; il forma la résolution de s'en venger.

Il était capable de cette fausseté dont il la soupçonnait si injustement. La crainte qu'il avait de passer pour un mari jaloux, lui donna la force de cacher, même aux yeux de sa femme, les tourmens qui le consumaient.

Loin de se conduire comme à Weymouth, il persista dans les démonstrations de la tendresse qu'il avait feint de reprendre pour elle. Il lui vantait souvent Henry; il lui faisait remarquer combien il était supérieur à tous ceux qu'elle voyait; il montrait du plaisir à causer avec lui, et cherchait toujours à intéresser Hélène à leurs entretiens. Il était porté à cette profonde dissimulation, non-seulement

par le desir d'échapper au ridicule de la jalousie, mais dans l'espérance qu'en écartant ainsi toute méfiance de la part d'Hélène et de Henry, il s'assurerait d'un fait dont il ne doutait pas, quoiqu'il n'en eût aucune preuve, et il pourrait ensuite exécuter le projet qu'il avait formé; ce qu'il n'aurait pas osé, sans une démonstration de son déshonneur, poussée jusqu'à l'évidence.

Sir William avait beaucoup plus d'artifice qu'il n'en fallait pour tromper l'innocence ingénue d'Hélène. Elle jugea qu'il s'était convaincu de l'injustice de ses soupçons, et aussi-tôt elle lui pardonna de bon cœur ceux auxquels il s'était livré. Elle s'imagina que réellement il n'était pas mécontent qu'elle conservât pour Henry, et qu'elle lui témoignât cet intérêt, cette amitié que l'on a pour un proche parent, d'autant plus que jamais elle

n'avait désavoué ses sentimens pour lui, et qu'elle avait au contraire toujours protesté qu'ils la suivraient au tombeau. L'examen le plus sévère de son cœur ne lui montrait rien dans sa conduite dont elle dût se cacher ; et lorsqu'elle crut que sir William était entièrement guéri de sa jalousie, elle se trouva bien soulagée, et se livra avec sécurité au repos que cet heureux événement lui faisait espérer. Henry semblait aussi avoir repris son caractère naturel ; et Hélène se félicitait en secret de ce qu'enfin elle touchait au terme de ses malheurs.

Elle était naturellement disposée à la confiance, et son imagination saisissait avec avidité tout ce qui lui promettait l'accomplissement de ses vœux. Il y avait des momens où elle regardait comme certains des changemens dans sa position, quoiqu'elle n'eût encore que la probabilité de les

opérer par les efforts réunis de sa vertu et de sa raison.

« Maintenant, se disait-elle à elle-même, Henry est heureux. Avec le temps, sir William deviendra tel que je desire qu'il soit. Son amour pour moi sera aussi raisonnable qu'il est tendre. Il méritera tout mon cœur, et je le lui donnerai : et enfin, après tant de chagrins et d'alarmes, il n'y aura pas de destinée plus douce que la mienne ».

Il aurait dépendu de sir William de réaliser ce rêve de bonheur ; il préféra d'y substituer les tourmens de la cruauté la plus raffinée.

Le plaisir qu'Hélène éprouvait en songeant à l'avenir, lorsqu'elle s'entretenait avec sir William et Henry, s'épanchait quelquefois sur son visage, et lui donnait un air tendre et satisfait qu'il serait impossible de décrire. Henry voyait alors en elle l'image de

la vertu; et sir William, la femme la plus abandonnée et la plus méprisable... « Le moment viendra, se disait-il alors tout bas; il viendra le moment de ma vengeance!... et cette espérance lui donnait la force de se contraindre, et de retenir les transports de la rage qu'il avait dans le cœur.

Cependant la nécessité de dissimuler devint à la fin trop pénible; il brûlait déjà de commencer à punir et à se venger : Hélène devait faire ses couches à Londres; il l'y conduisit vers le commencement de février.

CHAPITRE XIII.

DÈS qu'ils eurent quitté Stanton-Park, sir William changea absolument de conduite. Il ne chercha plus à déguiser la mauvaise opinion qu'il avait conçue de sa femme : il lui re-

procha, sans aucun ménagement, le plaisir qu'elle avait paru goûter dans la société de Henry, et se félicita de l'adresse avec laquelle il avait rendu inutiles toutes les précautions qu'elle avait prises pour cacher ses véritables sentimens.

Hélène l'écouta d'abord avec un étonnement et une indignation qui, pendant quelque temps, lui ôtèrent l'usage de la parole. Elle ne savait comment répondre à cette accusation. Sa conscience et son honneur ne lui reprochaient rien. Elle avait toujours cru que sir William approuvait les marques d'intérêt qu'elle donnait à Henry; elle était sûre d'ailleurs qu'il n'y avait pas dans cet attachement presque fraternel, une seule étincelle de l'amour dont son mari avait le droit de s'offenser.

Elle ne pouvait conserver de longs ressentimens : ayant qu'elle eût la force

de répondre aux outrages de sir William, elle sentit pour lui, en elle-même, quelque chose de semblable à la pitié, où peut-être il se mêlait aussi du mépris.

« La seule chose qui m'afflige dans tout ceci, lui dit-elle, c'est que vous puissiez accorder, avec les idées que vous avez sur l'honneur et sur la tendresse, les efforts que vous faites pour trahir ceux que vous avez pris l'engagement de défendre. Regarder comme une découverte que vous devez à votre adresse, un sentiment qui n'a jamais été désavoué de ma part, est une tentative inutile pour me tromper une seconde fois. Pour être confiante, l'innocence n'est pas dépourvue de sens. Soyez persuadé que vous n'avez rien découvert, car on n'a essayé de rien cacher. Aussi-tôt que j'eus accepté votre cœur, le mien vous fut dévoilé tout entier. Si vous n'avez pas

ou le conserver long-temps, il ne faut point en accuser mon inclination pour un autre, mais vous en prendre à ce que vous manquez des qualités qui seules peuvent rendre un attachement durable. J'ai travaillé à vous aimer, et jamais vous n'aviez été si près de posséder mon cœur, qu'au moment que vous avez choisi pour m'accabler des reproches les plus injurieux. Que dirais-je de plus? O le plus malheureux des hommes! que puis-je ajouter à ce que je viens de vous dire? si ce n'est que mon cœur sera encore à vous, lorsque vous saurez le mériter ».

Sir William frémit de rage. L'évidence de la vérité le frappa avec la rapidité de l'éclair qui brille et tue en même temps. Se croire seul responsable de la perte d'un bien aussi précieux que l'attachement d'Hélène, était pour lui un tourment qu'il n'avait

pas la force de supporter. Accuser Hélène de fausseté, ne pas douter qu'elle ne fût coupable, lui parut beaucoup moins pénible; et tout-à-coup se refusant à la conviction, il se livra à un accès de fureur qui le soulageait à la vérité momentanément, mais qui devait être à l'avenir la source des reproches les plus amers.

Le trouble qu'Hélène éprouva hâta le moment de sa délivrance. Elle fut prise subitement du mal d'enfant; le danger augmentait peu à peu; bientôt il devint si grand que sir William aurait volontiers consenti à la voir dans les bras de M. Villars, si, à ce prix, il avait pu s'assurer qu'elle ne mourrait pas. Ce n'était pas par la mort d'Hélène que le ciel avait résolu de le punir: elle donna le jour à un garçon, et l'on déclara qu'elle était hors de danger.

Au milieu des mouvemens divers de douleur, d'effroi et d'indignation qui l'agitaient, Hélène éprouva, en serrant son fils contre son sein, une joie qui ne pouvait être troublée par les malheurs qui ne menaçaient qu'elle seule; et elle n'en eut que plus de regrets, de ne pouvoir aimer dans le père de son enfant, un mari de son choix.

Sous prétexte de lui épargner toute émotion qui pût lui être nuisible, sir William s'absenta quelques jours de son appartement; et, de son côté, elle profita de cet intervalle pour se disposer à une si grande bienveillance envers lui, qu'elle fut en état de le recevoir, lorsqu'il reviendrait, avec un intérêt qui lui prouvât qu'elle était disposée à oublier tout ce qui s'était passé dans leur dernière entrevue.

Elle lui présenta son fils en souriant tristement, et lui dit : « Qu'il soit le

gage de l'oubli du passé, et d'une amitié inviolable pour l'avenir ».

« Un fils » ! dit-il en regardant l'enfant d'un air égaré.

« Est-ce que vous ignoriez que c'était un garçon » ?

« Oui », répondit-il, et il répéta :
« Un fils » !

« Cher sir William, prenez votre enfant dans vos bras. Donnez-lui un baiser ; rien n'est si salutaire pour les peines de l'ame que les caresses faites à l'innocence ; je l'ai moi-même éprouvé ».

« Je l'éprouverais sans doute aussi » !

« Pourquoi donc ne l'essayez-vous pas » ?

« Non : ce remède-là n'est bon que pour les femmes ».

« Il l'est aussi pour un père », ajouta Héléne.

« Vous avez raison », dit sir William ; mais il ne toucha pas l'enfant.

Hélène affligée, surprise, et confusément agitée par des soupçons que leur indécision rendait encore plus pénibles, serra précipitamment son fils contre son cœur, et fondit en larmes.

Sir William, effrayé, essaya de la calmer, en lui disant ce qu'il put trouver de plus tendre et de plus consolant; mais il ne fit aucune caresse à l'enfant, et ne parut pas non plus le regarder, ni comme le gage de l'oubli du passé, ni comme le garant d'une amitié inviolable.

La convalescence d'Hélène fut longue. Le chagrin influait beaucoup sur sa santé; elle voyait sir William rêveur et mécontent. Quoiqu'il ne dît et ne fit rien qui témoignât de l'humeur ou du ressentiment, les mêmes soupçons qu'il avait toujours eus semblaient seuls l'occuper encore, et absorber toutes ses facultés.

Hélène eut enfin la force de sortir en voiture. Elle prenait chaque jour des forces, et elle jugea à propos de ne pas tarder davantage à informer sir William d'une résolution qu'elle avait formée : il lui en fournit lui-même bientôt l'occasion.

Un jour qu'il la rencontra revenant de la promenade, il la félicita sur ce qu'elle commençait à reprendre ses belles couleurs, et que ses yeux retrouvaient leur éclat et leur vivacité, et il ajouta froidement et d'un ton offensant : « Vous pourrez bientôt reparaître dans la société; vous pourrez bientôt revoir tous vos amis ».

« Je n'ai que peu de mots à vous dire à cet égard, répondit Hélène; et si vous avez le loisir de m'entendre, je profiterai de ce moment ».

« Vous n'allez pas me faire un sermon, j'espère » ?

« Je n'ai point l'éloquence en par-

tage, et ce que j'ai à vous dire ne sera pas long».

«Fort bien, madame, reprit-il avec ironie; je vous écoute, parlez».

«Lorsque je m'apperçus pour la première fois de la mauvaise opinion que vous aviez injustement conçue de moi, j'aimai à croire qu'une semblable jalousie n'était que l'effet d'un trop ardent amour, et je m'en rapportai, pour vous dissuader, à cet amour lui-même, et à l'innocence de ma conduite. Quand ensuite j'eus lieu de penser que le mal avait des racines plus profondes, qu'il provenait de la tournure de votre esprit, et que peut-être vous n'en guéririez pas, je vous offris avec franchise de me retirer du monde avec vous, et de ne vivre que pour vous. Vous traitâtes cette proposition comme une absurdité, comme le rêve d'une imagination romanesque; vous m'ordonnâtes

de recevoir auprès de moi tous ceux qui rechercheraient ma société, et de n'établir entre eux aucune distinction. J'obéis à cet ordre, autant qu'il était en mon pouvoir de le faire : il ne comprenait pas, il ne devait même pas comprendre celui de fermer mon cœur à des sentimens qui ne pouvaient vous offenser, et que j'avais toujours avoués; ni la défense non plus de me rapprocher davantage, dans nos sociétés, des gens véritablement estimables, de distinguer la sagesse de la folie, et le bien du mal. Vous savez si mes préférences ont jamais excédé les bornes de la décence; et j'ai la douleur de voir que, malgré la conformité de ma conduite avec ces principes, qui sont essentiellement irréprochables, je n'ai pas pu me justifier à vos yeux. Je ne croyais pas alors qu'il fût possible que vous eussiez des doutes sur ma fidé-

lité. Mais aujourd'hui, vous ne craignez pas de m'accuser d'avoir volontairement donné mes affections à un autre. Après cette accusation, n'est-il que vous ne puissiez pas diriger contre moi? Je frémis en y songeant, et je veux me mettre à l'abri d'un soupçon dont l'injustice pourrait s'étendre sur les enfans que je vous donnerai peut-être encore. Ce que je vous ai proposé il y a quelque temps, par tendresse pour vous, je vous le demande aujourd'hui comme une grace et comme un refuge pour moi. Je ne retournerai plus dans aucune société, je ne reverrai plus aucun ami, de peur de réveiller en vous des doutes qui m'outragent. Si vous voulez que je reste à Londres, j'y serai prisonnière dans ma maison; mais si vous préférez de sauver les apparences d'originalité que cela me donnerait sans doute dans le monde,

je vous demanderai la permission de me retirer à Oakley : ma santé sera un excellent prétexte à faire valoir, et là du moins, vous n'aurez pas le moindre motif de persister dans une jalousie qui me blesse et vous rend malheureux ».

Sir William témoigna le plus grand étonnement, en voyant avec quel calme et quelle assurance Hélène parlait de ses torts et de sa conduite : l'empire de la vérité sembla le distraire, malgré lui, d'un projet qui occupait son esprit.

« Iriez-vous seule à Oakley » ? lui demanda-t-il.

« Je ne serai pas seule, mon fils m'y tiendra compagnie ; et j'espère encore que tout amour pour moi n'est pas tellement éteint dans le cœur de son père, qu'il ne vienne de temps en temps nous rendre visite ».

Un mouvement de méfiance et d'in-

dignation se peignit à l'instant sur la figure de sir William.

« Vous n'en doutez pas ? son père ira sûrement vous rendre visite ? »

« Ah ! je l'espère, dit Hélène avec vivacité. Vous approuvez donc mon projet, sir William ; vous me permettez de me retirer à Oakley ».

« Oui ; pour y régner, pour y rechercher la popularité par d'insidieuses aumônes, pour vous y faire un parti du rebut de la nature entière, pour y établir votre réputation sur les ruines de la mienne ».

« Bon Dieu ! s'écria Hélène ; puis se modérant un peu, elle reprit en ces termes : Combien de telles pensées sont loin de moi ! je n'ai aucune prédilection pour Oakley. Vous avez une terre dans le pays de Galles, laissez-moi y aller.

« Envoyez-moi dans le nord de l'Écosse ; exilez-moi en Irlande ; faites-

moi tout ce que vous voudrez : je ne mets à votre volonté qu'une seule restriction, c'est que vous ne me forciez pas de rester ici, et d'y voir une société, où l'innocence la plus pure ne me mettrait pas à l'abri des plus odieux soupçons».

L'obstination barbare de sir William parut encore une fois s'ébranler. Il resta silencieux et rêveur : «Si je pouvais croire, dit-il, que ce n'est que prévention de ma part!....».

«Je ne sais quels moyens employer pour vous en convaincre, autres que ceux dont je me suis déjà servie inutilement. Il me paraît que votre jugement est troublé par une illusion que le temps et vos propres réflexions peuvent seuls détruire. Souffrez que j'attende votre guérison tranquillement, sans y mettre aucun obstacle, et loin de toute possibilité d'augmenter le mal par ma conduite. Il n'y a

pour nous, dans ce moment, aucun plaisir à être ensemble; au contraire il peut naître de ce rapprochement tant de sujets de discussions, offensantes peut-être pour tous les deux, que nous concevions à la fin l'un pour l'autre le plus grand éloignement, et qu'il nous devienne impossible à l'avenir, de conserver cette amitié mutuelle d'où dépendent notre bonheur, notre vertu et notre réputation».

«Fort bien, repartit sir William après un moment de silence : soit; cette expérience nous sera utile à plusieurs égards. Mais qui prétendez-vous mettre dans votre secret? quel sera votre confident?»?

«Personne. C'est un secret que je voudrais me cacher à moi-même, et comptez que je le garderai fidèlement».

«Quoi! vous n'écrirez pas une lettre bien touchante à votre cousin,

pour le prier de vous éviter, et lui faire vos adieux; pour lui parler du sacrifice de l'amitié à vos devoirs, de l'espoir d'un temps plus heureux où l'innocence reprendra ses droits, où vous pourrez avouer l'estime, avec laquelle vous avez toujours été et vous serez toujours.... Vous tournerez enfin, à-peu-près dans ce sens, une période qui terminera votre lettre d'une manière brillante. Cela ne serait-il pas aussi très-régulier?»

«Vous n'êtes plus en état de m'entendre maintenant: je vais vous laisser, et j'attendrai que vous fixiez l'endroit où vous voulez que j'aïlle».

«Attendez; cela peut se décider sur-le-champ. Oakley est le lieu le plus convenable. Votre retraite dans cette terre paraîtra fort naturelle, et fera naître moins de conjectures. Quand croyez-vous que vous serez en état de vous mettre en route?»

«Daignez-moi donc une semaine; et je vous demande en grace, sir William, que ce peu de jours s'écoule avec le moins de trouble qu'il sera possible. Vous ne verrez en moi que de la bonne humeur, et même, si vous me le permettez, de la gaieté».

«Dieu puissant! pourquoi faut-il nous séparer? — Ah, Hélène! êtes-vous tout ce que vous paraissez être?»

«J'espère qu'avant long-temps vous n'en douterez pas; et je crois que l'arrangement que nous venons de faire doit contribuer à hâter ce moment fortuné».

«Vous voulez donc vous en aller?»

«Oui: mais j'en serais bien éloignée, si je croyais qu'en continuant de rester ici, je réussisse à détruire les injustes soupçons qui nous rendent l'un et l'autre si malheureux».

«Il me semble qu'il vaut mieux que vous partiez. Peut-être, en votre ab-

sence, retrouverai-je plutôt l'usage de ma raison; peut-être cette séparation rendra-t-elle plus heureux le temps que nous aurons ensuite à passer ensemble».

C H A P I T R E X V.

P E U de jours après, Hélène partit de Londres pour se rendre à Oakley, emportant avec elle son fils bien-aimé. Elle le regardait comme le seul être qu'il lui fût permis d'aimer en toute liberté, ou du moins le seul, pour qui sa tendresse ne fût pas empoisonnée par des réflexions pénibles.

Elle ne pouvait pas se dissimuler que sir William mettait le plus grand soin à l'éloigner de sa famille; et il avait si mal reçu la jeune miss Thornton la première fois qu'il l'avait vue chez lui, qu'à l'exception d'une quin-

zaine de jours qu'elle avait passés à Oakley, Hélène n'avait pas eu le plaisir de l'avoir auprès d'elle depuis son mariage. Il montrait la même répugnance à la laisser visiter par ses sœurs; et même dans les premiers jours de l'explosion de sa colère, il avait reproché à sa femme qu'elle avait un attachement plus tendre et plus vif pour son père que pour lui.

Il avait souffert qu'elle fit sa société accoutumée de lady Almeria, qui était sans cesse environnée de gens dont il trouvait le commerce fort agréable et qu'il savait qu'Hélène ne pouvait pas aimer, et du jeune Mordaunt son frère, qui n'avait pas beaucoup d'amitié pour elle: mais, autant qu'il était en son pouvoir, il la tenait d'ailleurs à une grande distance de tout le monde. Il aurait voulu qu'elle ne fût jamais seule, et que tous ceux qu'il rassemblait autour

d'elle, lui fussent également indifférens.

Un genre de vie, d'où toute sensibilité devait être bannie, aurait été, en soi, extrêmement ennuyeux pour Hélène; il lui était devenu insupportable à cause des maux plus réels que les persécutions de sir William y avaient joints. Il lui sembla trouver à Oakley un abri sûr contre l'orage qui avait pendant si long-temps grondé sur sa tête.

Elle nourrissait son fils, et c'était une des raisons que l'on avait données pour motiver sa retraite à la campagne, dans une saison où tout le monde se réfugiait à la ville. Cet emploi délicieux était pour elle une source continuelle de plaisirs et de jouissances. Seule dans sa maison, elle était libre d'y consacrer tout son temps et toutes ses pensées; et elle trouvait déjà, ou du moins elle croyait

trouver dans les petits gestes pleins d'intelligence et les regards expressifs de son enfant, le sentiment et la récompense de l'amour extrême qu'elle avait pour lui.

Lady Almeria avait mené sa petite fille à Londres; et le peu de soin qu'on en prenait et le mauvais air qu'elle respirait, avaient mis la pauvre enfant dans un état pitoyable. Hélène en fut informée; elle supplia instamment sa belle-sœur de la lui confier; on s'empressa d'accéder à sa demande, et elle ne tarda pas à recevoir sa nièce, qui vint augmenter ses occupations et son bonheur.

Avec ses deux enfans et les divers sujets de distraction qu'elle savait se procurer, elle recommença bientôt à jouir d'un repos qu'elle n'avait goûté depuis long-temps, que pendant de bien courts intervalles. Elle cessa absolument d'en vouloir à sir William;

elle se flatta de nouveau que, si elle réussissait à lui inspirer du goût pour les jouissances paisibles de la campagne, elle parviendrait avec le temps à le corriger de son funeste penchant à la méfiance, à le guérir radicalement de sa jalousie, et à l'aimer, quand elle l'aurait rendu digne de son amour, avec autant de tendresse qu'il en avait jamais eu pour elle; elle se félicitait même du parti qu'elle avait pris, et se persuadait que les vexations qu'elle avait essuyées, lui serviraient à mieux apprécier des temps plus heureux.

Elle écrivait souvent à sir William, pour lui donner des détails sur tout ce qu'elle faisait, et lui raconter les bons mots de la petite Almeria, qui cependant savait à peine articuler, et les progrès étonnans et les gentillesses de son fils. Quant aux réponses de sir William, elles étaient courtes,

elles ne contenaient que les anecdotes du jour, et jamais elles n'avaient de rapports avec les événemens domestiques, et les récits intéressans dont sa femme l'entretenait.

Hélène attribuait cette insensibilité à la vie qu'il menait, et qui n'était pas propre à faire éclore en lui les sentimens d'un père et d'un mari. Elle s'imaginait que sa guérison serait plus prompte, si elle pouvait lui faire trouver plus de douceurs auprès de sa femme et de son fils, que dans les agrémens d'une société bruyante et dissipée; et dans cette espérance elle l'avait souvent pressé de venir la voir; mais jusqu'alors il avait résisté à toutes ses instances.

FIN DU TOME SECOND.





